



HAL
open science

Entre respect, méfiance et rejet : quel statut pour les marocains immigrés à Séville 760 ans après la Reconquête ?

Adélaïde Piveteau

► To cite this version:

Adélaïde Piveteau. Entre respect, méfiance et rejet : quel statut pour les marocains immigrés à Séville 760 ans après la Reconquête ?. Architecture, aménagement de l'espace. 2011. dumas-01807292

HAL Id: dumas-01807292

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01807292>

Submitted on 4 Jun 2018

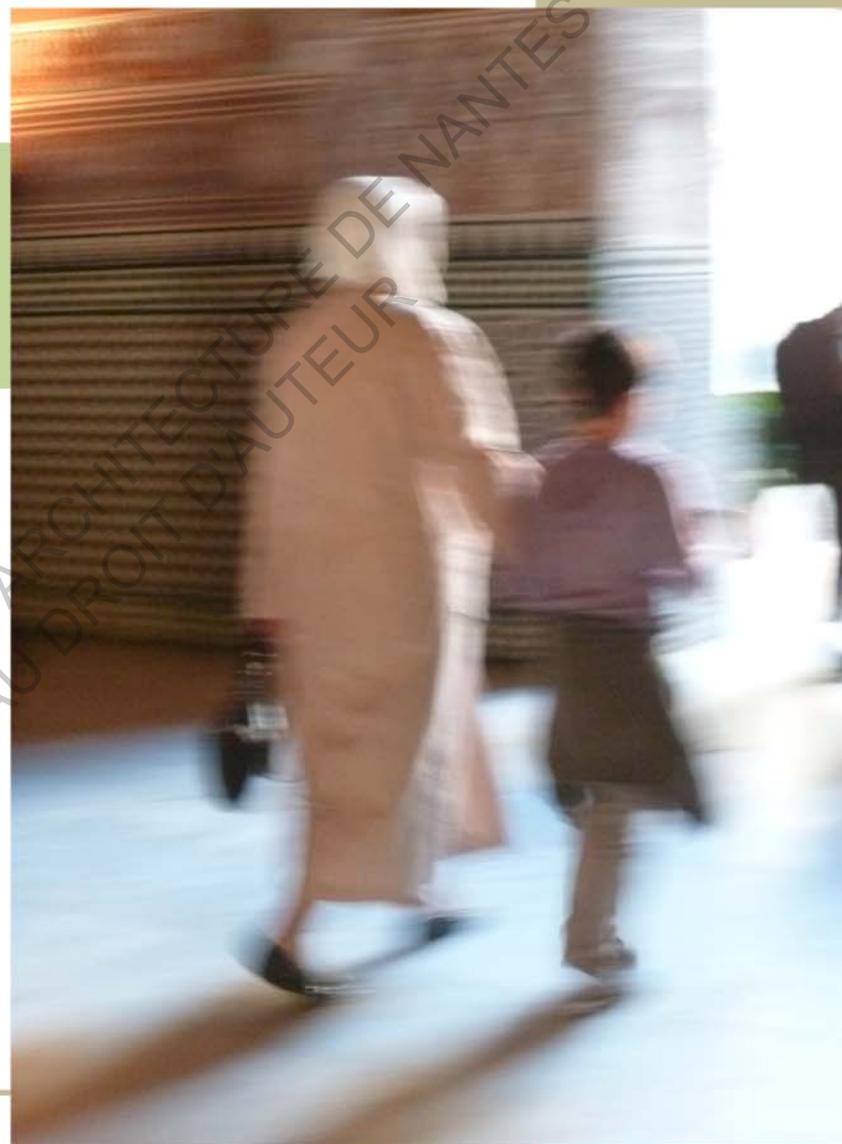
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

ENTRE RESPECT, MÉFIANCE ET REJET :
QUEL STATUT POUR LES MAROCAINS
IMMIGRÉS À SÉVILLE
760 ANS APRÈS LA RECONQUÊTE ?



PIVETEAU Adélaïde - séminaire « *L'autre ici* » (DE1) - directeur d'études Elisabeth PASQUIER
date de soutenance : le 8/09/2011 - Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes

SOMMAIRE

INTRODUCTION : SEVILLE ET LES MAROCAINS, UN SUJET EN ADEQUATION AVEC LA VILLE	p3	III - ETUDE DE CAS : SEVILLE ET LA POPULATION MAROCAINE	p33
I- SEVILLE LA MUSULMANE	p5	1 - L'IMMIGRATION MAROCAINE A SEVILLE	p33
1- L'ANDALOUSIE MUSULMANE OU AL-ANDALUS (8°S-15°S)	p5	2 - LES CARACTERISTIQUES SOCIO-DEMOGRAPHIQUES DES IMMIGRES MAROCAINS A SEVILLE	p34
2- UNE EMPREINTE TOUJOURS VISIBLE DANS LA VILLE	p8	A/ PROVENANCE	p34
II- LA QUESTION MIGRATOIRE : NATURE DU PHENOMENE, COHABITATION, DUALITE	p12	B/ GENRE ET AGE	p35
1- L'IMMIGRATION MAROCAINE EN ANDALOUSIE	p12	C/ GROUPES DOMESTIQUES	p35
A/ L'ANDALOUSIE OU LA MISE EN PLACE PROGRESSIVE D'UNE TERRE D'ACCUEIL	p12	D/ NIVEAU D'INSTRUCTION	p37
B/ LE PROJET MIGRATOIRE	p14	E/ OCCUPATION PROFESSIONNELLE	p38
C/ LA GÉOGRAPHIE DU PHÉNOMÈNE MIGRATOIRE	p15	F/ DISTRIBUTION SPATIALE DANS LA VILLE	p43
D/ LA VIE QUOTIDIENNE DES IMMIGRÉS MAROCAINS EN ANDALOUSIE	p16	G/ APPROPRIATION DE L'ESPACE PUBLIC	p47
2- LA QUESTION MIGRATOIRE, UN JEU A DEUX FACES	p20	3 -LES DEUX VISAGES DU COSMOPOLITISME : REJET ET RESPECT	p50
3 - ENTRE PROXIMITÉ ET DISTANCE, LA COMPLEXITÉ DES RELATIONS HISPANO-MAROCAINES	p28	CONCLUSION : D'IMMIGRÉ À CITOYEN RECONNU, UN PROJET ET UNE IMAGE À CONSTRUIRE	p57
A/ ESPAGNE/MAROC : DES VOISINS ÉLOIGNÉS ?	p29	BIBLIOGRAPHIE	p58
B/ ESPAGNE/MAROC : UN VOISINAGE EN CONSTRUCTION	p31		

Traiter de la présence marocaine en Espagne – et plus précisément à Séville – est loin d'être anodin. Aborder un tel sujet est en parfait accord avec la ville, que ce soit spatialement ou historiquement. En effet, il n'est pas indispensable d'avoir étudié en détail l'histoire de l'Andalousie pour connaître son passé de ville conquise par les Maures au VIII^e siècle. Il n'est pas non plus fondamental d'être érudit en architecture pour constater en se promenant dans les rues de Séville que l'influence mauresque a laissé son empreinte sur la ville. Enfin, il n'est pas nécessaire d'être polyglotte pour reconnaître dans la langue parlée là-bas de fortes sonorités arabes dans certains mots.

La langue, l'histoire, l'architecture poussent à s'interroger sur un tel sujet. Ce sont des réalités qu'on ne peut éluder. Les sévillans vivent «cernés» par l'Alcazar, la Giralda, etc. Ils connaissent leur passé, que ce soit celui d'al-Andalus et de la Séville arabe ou encore celui du protectorat exercé sur le Maroc des siècles plus tard. Ils pratiquent leur langue et en saisissent les consonances («alcazar», «azúcar»...). Qui plus est, ce qui fait aujourd'hui en grande partie la renommée de la ville de Séville, c'est bel et bien l'architecture mauresque. En effet, ce qui attire les touristes étrangers en Andalousie – et ce ne sont pas les guides de voyage qui vont dire le contraire – ce sont ce métissage culturel et cette influence mauresque qu'on y trouve. Les touristes viennent visiter le palais et les jardins de l'alcazar, découvrir la vue offerte sur la ville depuis la Giralda ou encore depuis la Torre del Oro. Les Sévillans sont bien conscients de cette influence. Ils sont irrémédiablement liés à cette histoire. Ce passé est visible et ne peut être éludé (du moins physiquement, puisque l'architecture est là pour nous le rappeler).

S'intéresser à l'histoire de l'Andalousie et de Séville apporte un éclairage précis au sujet. L'approche historique justifie en effet le choix de l'étude de la population marocaine en particulier. L'immigration arabe en provenance du Maghreb constituait un sujet bien trop vaste pour tenter d'être épuisé dans le temps imparti à l'étude. Or se pencher un tant soit peu sur l'histoire de la conquête de l'Espagne par les Maures ou bien sur celle du protectorat offrait bien des pistes de réflexion (les Maures désignant les

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE SEVILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

les populations de l'ouest du Maghreb, soit de l'actuel Maroc) et témoignait du fait qu'il existe un lien séculaire entre l'Espagne et le Maroc. Dès lors, l'étude de la population marocaine à Séville s'est légitimée.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'aller chercher bien loin pour constater que les marocains sont la première nationalité non européenne présente en Espagne et notamment en Andalousie. Ils représentent 15,83% de la population étrangère recensée en Andalousie au 1er janvier 2010 (source OPAM, observatorio permanente andaluz de las Migraciones) avec un total de 110 535 personnes et un taux d'accroissement de 6,38%. La question migratoire constitue en effet un aspect important de l'étude. Il ne s'agit pas de se contenter d'observer le phénomène de l'immigration à Séville une fois qu'il est supposé être achevé, mais bel et bien de se pencher sur ses modalités et sa provenance afin d'essayer d'appréhender le profil du marocain immigré et de comprendre les conditions de la cohabitation sur le territoire d'accueil.

Précisons que le phénomène de l'immigration en Espagne est relativement récent. Longtemps pays d'émigration vers l'Europe et l'Amérique latine, ce n'est que dans les années 1980 que l'Espagne est devenue une terre d'accueil dont les principaux pays d'origine des immigrants sont le Maroc, l'Équateur et la Roumanie. Cet attrait nouveau de l'Espagne pour les communautés immigrantes s'expliquait par divers facteurs : les dix ans de miracle économique espagnol (ponctué en 2005 par une croissance de 3.5% soit près de trois fois la moyenne des pays de la zone euro à l'époque), la répétition des régularisations de clandestins (environ tous les trois ans), la couverture médicale et l'accès à l'école publique garantis aux familles de clandestins, l'attrait du climat et du mode de vie et bien évidemment le facteur géographique. A 15 kilomètres seulement du Maghreb et de l'Afrique, l'Espagne est en Europe la frontière sud de la richesse la plus proche des pays en voie de développement.

Le collectif immigré qui a d'ailleurs le plus augmenté en Espagne ces dernières années est celui provenant du continent africain, les marocains étant la nationalité qui ressort parmi tous les étrangers non communautaires (environ 510 000 marocains en Espagne en 2009).

Dès lors, se pencher sur cet « *autre ici* », sur le marocain immigré à Séville, semble prendre tout son sens. Mais traiter du phénomène migratoire ce n'est pas se limiter à un aspect de la question : les marocains. La question migratoire est un jeu à deux faces qui met en scène deux communautés sur le même territoire. Pour tenter d'appréhender les modalités de la cohabitation, il faut s'intéresser tant à la perception de la société d'accueil qu'à la perception de la société migrante sur cet *autre* avec qui il cohabite. Une expression comme « *l'autre ici* » le sous-entend en filigrane : il y a échange, il y a dualité. Pour comprendre la teneur des rapports entre immigrés marocains et sévillans à l'échelle de la ville, on ne peut faire l'économie d'une macro-vision préalable (relations hispano-marocaines).

Le retour par l'histoire et les traces visibles dans la ville de Séville nous permet de justifier le choix d'un tel sujet. Le passage par l'analyse de la question migratoire à grande échelle (nature du phénomène, relations et perceptions des deux acteurs mis en jeu) nous permet quant à lui de poser les bases théoriques de notre étude (notions de cohabitation, d'hospitalité, de dualité) pour pouvoir ensuite aborder une partie plus anthropologique : celle du cas précis des immigrés marocains à Séville. Une telle approche semble appropriée pour tenter de comprendre et d'analyser, 760 ans après la Reconquête, le statut des Marocains immigrés à Séville entre respect, méfiance et rejet.

1- L'ANDALOUSIE MUSULMANE OU AL-ANDALUS (8°S-15°S)

Personne n'ignore l'histoire commune séculaire entre l'Espagne et le Maroc. L'Andalousie musulmane, qu'on appelait à l'époque al-Andalus, en est le témoignage. Pendant sept siècles, les Maures – population issue de l'ouest du Maghreb, soit de l'actuel Maroc – et les Espagnols cohabitèrent. Séville fut l'une des premières villes à tomber aux mains des Maures en 712, et elle était même de 1170 à 1212 la capitale de l'empire mauresque...

LA CONQUETE MAURE :

Appelés pour régler un différend entre les Wisigoths, les Maures arrivèrent dans la région en 710. Ils revinrent en 711 pour conquérir l'Espagne. Dix ans plus tard, seul le Nord était encore sous contrôle chrétien. Les Maures baptisèrent leur territoire Al-Andalus, puis créèrent un califat indépendant en 929. Sa capitale, Cordoue, devint la principale ville d'Europe, véritable centre des arts, de la science et des lettres. Au XIe siècle, le califat se morcela en 30 taifas (petits royaumes). Les Almoravides, une tribu d'Afrique du Nord, envahirent la région en 1086, avant d'être chassés, au XIIe siècle, par les Almohades, venus du Maroc, qui firent de Séville leur capitale.

L'EMIRAT DE CORDOUE (756-929)

Le royaume d'al-Andalus englobe la quasi-totalité de la péninsule ibérique. Bien que théoriquement soumis à l'autorité de Bagdad (nouvelle capitale abbaside), les émirs andalous sont pratiquement indépendants.

En 755, Abd er-Rahman, survivant de la famille omeyyade, débarque dans le sud de l'Espagne et parvient rapidement à unifier la grande masse musulmane. Un an après, Abd er-Rahman Ier s'installe à Cordoue et s'autoproclame émir, jetant ainsi les bases du royaume andalou. La construction de la mosquée de Cordoue débute alors en 784.

Mais à la mort d'Abd er-Rahman Ier, toutes les tensions apparemment apaisées ressurgissent et les conflits internes se succèdent, les différentes communautés s'affrontant (Arabes, Berbères, Juifs, chrétiens convertis à l'islam). L'émirat s'affaiblit et les royaumes chrétiens du Nord frappent plus d'une fois l'armée andalouse.



Territoire Maure en 800



*Vues de la Mosquée de Cordoue
(visite du 10/04/2011)*

EPOQUE DU CALIFAT DE
CORDOUE
(Medina Azahara, Mezquita de
Cordoue...)



Vues de la Medina Azahara
(visite du 10/04/2011)

LE CALIFAT DE CORDOUE (929-1031)

En 929, Abd er-Rahman III (912-961) s'autoproclame calife et prince des croyants, pacifie son royaume et renforce les provinces militaires de Tolède, Badajoz et Saragosse.

Le nouveau califat, qui rompt définitivement tout lien avec Bagdad, devient le royaume occidental le plus puissant et sa cour la plus raffinée de son époque. En 936 commence la construction de Medina Azahara. L'Espagne méditerranéenne renoue avec le commerce, quasiment abandonné sous l'occupation wisigothe. Les razzias musulmanes et chrétiennes se succédant, des réseaux de châteaux sont édifiés pour surveiller l'ennemi.

En 978, le général Al-Mansour prend le pouvoir, devient le Premier ministre, et le calife n'est plus qu'une figure symbolique. Mais à sa mort en 1002, les prémices d'une guerre civile déstabilisent le califat. C'est la fin de la dynastie omeyyade avec la rébellion des notables de Cordoue et la destruction de Medina Azahara. Les provinces et les villes deviennent indépendantes, et divers royaumes autonomes se créent.



Vues de l'alcazar de Séville



Vue de l'alcazaba de Granada
(visite du 16/04/2011)



Vue de l'alcazaba de Málaga (21/05/11)

EPOQUE DES 1ERS ROYAUMES DE TAIFFAS
(Alcazar de Séville, Alcazabas de Malaga,
de Grenade, et d'Almería)

PREMIERS ROYAUMES DE « TAIFFAS » ET DOMINATION ALMORAVIDE (1009-1110)

Les royaumes de taifas (en arabe, *groupes ou fractions*), qui surgissent au début du XIe siècle, s'organisent en fonction de critères ethniques. Ainsi, les Berbères contrôlent la côte du Guadalquivir jusqu'à Grenade et les Arabes prédominent à Cordoue et à Séville.

Au début, les rois des taifas font et défont des alliances avec leurs voisins et n'hésitent pas non plus à passer des accords avec les chrétiens quand ils en ressentent la nécessité. Parfois même, ils vont jusqu'à verser de lourds tributs pour pouvoir rester sur leurs terres.

Les monarques chrétiens profitent de la faiblesse de leurs ennemis et s'emparent de plusieurs places importantes. En 1085, Alphonse VI, roi de Castille et León, conquiert Tolède, et de dures campagnes chrétiennes ont lieu contre Séville et Badajoz. Mohammed II, roi de Séville, se sent menacé et demande de l'aide aux Almoravides qui, à l'époque, contrôlent le nord de l'Afrique. Yusuf ben Tashfin lui répond, traverse le détroit et ne tarde pas à prendre le contrôle de tous les royaumes de taifas. Les expéditions en Andalousie d'Alphonse Ier d'Aragon, dit le Batailleur, montrent la faiblesse des Almoravides tandis qu'au Maroc surgit le mouvement almohade.



la Torre del Oro



la Giralda

*Prises de vues de la Giralda et de la Torre del Oro
réalisées au cours de l'année universitaire 2010-2011*



SECONDS ROYAUMES DE « TAIFAS » (1144-1170) ET DOMINATION DES ALMOHADES

Durant une brève période, profitant de la décadence des Almoravides, les royaumes de taïfas se reconstituent, mais ils disparaissent bientôt à la suite de l'invasion almohade dirigée par Yusuf Abd el-Mouen.

En 1147, les troupes almohades occupent Marrakech, Tarifa et Algésiras. Après avoir vaincu la résistance chrétienne ainsi que certains rois d'al-andalus, les Almohades parviennent à dominer tout le sud de la péninsule. Séville est alors capitale d'al-andalus. En 1195, la bataille d'Alarcos, où Al-Mansour réussit à vaincre le roi castillan Alphonse VIII, est le dernier grand coup d'éclat de l'armée almohade. Cet événement marque le début de la décadence des envahisseurs berbères, qui verra sa conclusion avec la bataille de Las Navas de Tolosa en 1212, au cours de laquelle les armées de Castille, d'Aragon et de Navarre mettent définitivement en déroute les Almohades.

LE ROYAUME NASRIDE (1232-1492) ET LA RECONQUETE

Alors que la puissance almohade s'essoufle, Mohammed Ier, de la dynastie Banu Nasr ou nasride, parvient à unifier les territoires de Grenade, de Málaga et d'Almería pour créer un royaume qui durera deux siècles et demi. La Reconquête avance rapidement. Sous le règne de Ferdinand III (1217-1252), roi de Castille, les chrétiens s'emparent de Cordoue en 1236, puis de Séville et de toute l'Andalousie occidentale en 1248. Les Nasrides profitent de l'exode des populations d'al-Andalus, chassées par les chrétiens pour constituer un royaume très peuplé et hautement productif. Cependant, les vingt-trois monarques nasrides n'ont de cesse de s'affronter en luttes fratricides ; la chute du royaume nasride n'est que la conséquence des violentes luttes opposant les Zégris aux Abencérages.

De 1284 à 1469, la Reconquête progresse très lentement et semble stagner de 1350 environ au début du XVe siècle ; les victoires des chrétiens se succèdent.

En 1469, avec le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, auxquels le pape valencien Alexandre VI donnera le titre de Rois Catholiques, commence le début de l'unification des royaumes chrétiens. En 1481, l'Inquisition procède au premier autodafé à Séville. De 1482 à 1492, les Rois Catholiques entament la grande offensive contre le royaume nasride de Grenade. Les villes musulmanes tombent les unes après les autres



Vues de l'alhambra de Granada
(visite du 16/04/2011)



EPOQUE DES TERS ROYAUMES DE TAIFAS
(Alcazar de Séville, Alcazabas de Málaga,
de Grenade, et d'Almería)

Ronda (1485), Málaga (1487), Baza, Almería et Cadix (1489).

Le 2 janvier 1492, Boabdil remet les clés de Grenade aux Rois Catholiques. Lors des capitulations, les monarques victorieux s'engagent à respecter la religion, les lois et les coutumes de ceux qui désireront rester dans le pays. Cependant, la même année 1492 voit l'expulsion des Juifs non convertis au christianisme. Plus de 150 000 d'entre eux sont contraints d'abandonner Sefarad (l'Espagne). La plupart s'installent dans des pays méditerranéens, où ils se constituent en communautés séfarades dont certaines continuent à parler le castillan de cette époque (le ladino).

Du côté musulman, on assistera de 1499 à 1591 à l'obligation de se convertir au christianisme sous le nom de morisques. Leur expulsion définitive sera décrétée en 1609.

Ainsi, on en peut que constater, après ce rapide retour sur l'histoire, que l'Espagne et le Maroc partagent un passé commun séculaire. L'exemple le plus marquant restant celui de l'époque d'al-andalus où les deux populations – bien que dans un contexte parfois belliqueux - se mêlèrent sur le territoire actuel de l'Andalousie pendant sept siècles et partagèrent coutumes et traditions. Cependant, on ne peut omettre de faire également référence rapidement au protectorat qu'a exercé l'Espagne sur le Maroc de 1912 à 1956 (indépendance du pays). Cette période reste, il est vrai, relativement courte mais constitue une époque très importante de l'histoire commune entre les deux pays dans la mesure où le protectorat s'est arrêté le 16 avril 1956 sauf pour ce qui est connu comme étant le protectorat sud, c'est-à-dire le Sahara espagnol, zone qui reste encore de nos jours un sujet controversé entre les deux pays comme nous le verrons plus tard...

2- UNE EMPREINTE TOUJOURS VISIBLE DANS LA VILLE

Ayant gouverné l'Espagne pendant des siècles comme nous l'avons vu, il n'est donc pas surprenant que la culture arabo-mauresque ait eu une influence durable et encore visible dans la ville. On pensera notamment à la langue sous certains aspects (consonance arabe de certains mots entrés dans le langage courant espagnol : « alcazar », « azúcar »...) mais surtout à l'architecture. En effet, l'attrait touristique de Séville est en grande

« Séville est la capitale de l'Andalousie et la ville la plus peuplée de la moitié sud de la péninsule. Baignée par les eaux du Guadalquivir, Séville a été choyée par les Romains et les Arabes, pour devenir, après la découverte de l'Amérique, la ville la plus opulente du monde. A une certaine époque, la Giralda, son monument emblématique, fut l'édifice le plus haut de la planète. Les quartiers populaires narrés par Miguel de Cervantès et peints par Diego Velázquez s'étendent à l'ombre de sa cathédrale.

*C'est là que bat le cœur de la grande capitale du Sud.» (p204)
Collectif (Auteur), Andalousie, éditeur National Geographic, avril 2011*

« [Séville] est une ville généreuse et chantante avec une histoire richissime dont témoignent par exemple ses deux plus beaux monuments, sa cathédrale ravissante et son merveilleux Alcázar, classés au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1987 » (p97), « La cathédrale et l'Alcázar de Séville, un ensemble monumental prestigieux » (p97)

Auzias (Dominique), Labourdette (Jean-Paul), *Petit Futé Andalousie* (édition 2011), éditeur : Le Petit futé, janvier 2011

« Vestiges de l'ancienne Bétique des Romains, mosquées, palais et jardins luxuriants rappelant la longue présence arabe, souvenirs de l'épopée de Christophe Colomb et de l'or des Amériques : le passé glorieux de l'Andalousie se conjugue sans heurt avec la région actuelle ... » (p17)

Collectif (Auteur), *Andalousie : Séville, Cordoue, Grenade*, éditeur Hachette Tourisme, juillet 2011

« Du départ de Christophe Colomb en 1492 à l'Exposition universelle de 1992, Séville a fait sa place dans l'histoire. Elle compte de nombreux joyaux architecturaux, comme la Giralda ou l'Alcázar. [...] Cité phare de l'histoire espagnole, où les cultures chrétienne et musulmane ont vécu une « émulative » cohabitation, la ville étale fièrement ses monuments le long du Guadalquivir. [...] Séville, un choc architectural bien sûr, un coup de cœur avant tout. » (p100)

Collectif (Auteur), *Guide du Routard, Andalousie 2011*, éditeur Hachette Tourisme, novembre 2010



la Koutoubia de Marrakech
(voyage été 2009)



la Giralda de Sevilla
(2010-2011)

« Pureté de l'art mauresque, du style mudéjar, mélange de gothique et d'art musulman, fraîcheur de l'azulejo, mariage harmonieux de la pierre et du végétal (les jardins), maîtrise de la lumière et de la chaleur (le patios), le charme de Séville est comme les bons vins, il se bonifie avec le temps » (p101)
Collectif (Auteur), *Guide du Routard, Andalousie 2011*, éditeur Hachette Tourisme, novembre 2010

partie dû au riche héritage patrimonial et architectural qu'ont laissé derrière eux les arabes. Les nombreux guides touristiques disponibles sur la région et sur la ville en témoignent en vantant ce riche passé (cf. extraits de guides ci-contre).

En effet, même après que l'empire Maure est tombé aux mains des rois catholiques, les formes architecturales musulmanes typiques ont survécu créant le style mudéjar. L'architecture mudéjar, produite par des musulmans vivant en Espagne conformément à l'autorité chrétienne, a incorporé les styles musulmans dans l'architecture espagnole jusqu'au XVIIIème siècle et s'est mise au service de la religion chrétienne. Mélange de style arabe et chrétien qui date de la Reconquista, elle est caractérisée par l'usage de la brique, des arcs en forme de fer à cheval et par sa décoration faite de stucs et de céramique.

Comme on peut le constater à la lecture des extraits des guides touristiques, dans Séville, les exemples les plus importants témoignant de ce métissage culturel sont la Giralda, l'Alcázar et la Torre del Oro.

LA GIRALDA (1184-1198, architecte Ahmed Ibn Baso)

Symbole de Séville, la Giralda se reconnaît à sa silhouette élégante et altière. Chef-d'œuvre de l'art almohade, sa décoration discrète traduit bien les principes du mouvement religieux almohade, rigoriste, austère et adversaire de toute forme de luxe, qui fut à l'origine d'un courant artistique associant beauté et simplicité. L'art almohade est caractérisé par la sobriété des éléments de décoration, compensée par une maîtrise totale des proportions et des lignes, conférant une silhouette souvent majestueuse et imposante aux monuments. La Giralda n'échappe pas à cette règle. La simplicité des formes et leur puissance s'accompagnent ici de quelques éléments ornementaux savamment répartis et exécutés dans le même matériau de construction que l'édifice lui-même, à savoir la brique. Cette décoration se concentre essentiellement dans la partie supérieure de la tour. On remarque la présence sur chaque côté, de fenêtres géminées à meneaux, à arcatures stylisées (ourepassées ou brisées en pointe), couronnées d'un arc polylobé brisé. Ces baies sont entourées de vastes panneaux de brique formant un réseau de complexes compositions

Illustrations tirées d'une planche d'Alejandro GUICHOT



1

«Minaret et observatoire de la Mosquée centrale, achevés par les Almohades en 1198, commémorent aussi la bataille d'Alarcos datant de l'année 1195»



2

«Tour et clocher de l'église centrale des chrétiens reconquêteurs, après la chute des boules par le séisme du 24 d'août de 1356.»



3

«Tour et clocher de la Cathédrale achevés en 1568 ; état actuel»

LA GIRALDA

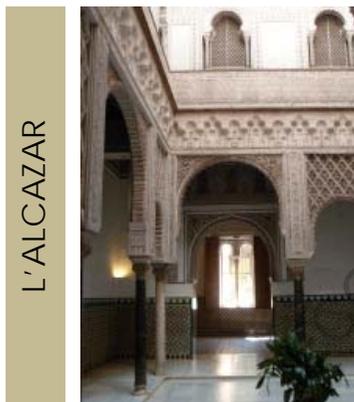
de losanges aux lignes incurvées appelées *sebka*. Enfin, la partie supérieure de la tour almohade est recouverte d'une frise de brique constituée d'une série d'arcatures aveugles en pointe.

Construit en brique à la fin du 12e s., ce minaret de l'ancienne mosquée (96m) était couronné de trois boules dorées qui disparurent au 14e s. au cours d'un tremblement de terre. C'est au 16e s. que l'architecte cordouan Hernán Ruiz lui conféra son aspect actuel en le surmontant de la chambre des cloches et de la partie supérieure. L'ensemble est couronné d'une statue symbolisant la foi et faisant office de girouette (giralda) d'où le nom de la tour et le surnom de Giraldillo pour la statue. La tour de la Koutoubia à Marrakech, construite peu auparavant, lui a certainement servi de modèle. A l'intérieur, une rampe en pente douce est divisée en 34 volées. Le long de la rampe, des ouvertures sur la droite permettent d'avoir une magnifique vue de détail sur l'architecture extérieure de la cathédrale (gargouilles, pinacles, contreforts...) et de belles vues fragmentaires de la ville. Parvenu à la chambre des cloches, on découvre une vue panoramique sur la ville.

L'alliance des lignes maîtresses de la Giralda, et de la décoration discrète et élégante, confère à l'ensemble une impression d'une grande simplicité et d'un grand raffinement.

L'ALCÁZAR

Ce bel ensemble palatial se distingue des autres résidences royales d'Espagne du fait de sa diversité architecturale. Construit par les Omeyyades d'Espagne à partir de 844 sous le règne de l'émir Abd al-Rahman II, ce palais fortifié a été modifié à plusieurs reprises durant la période musulmane, notamment sous la période almohade. Il ne subsiste d'ailleurs de l'alcázar almohade (12e s.) que la cour du Plâtre (Patio del Yeso) et les arcs fortifiés qui séparent le patio de la Vénérie (patio de la Montería) du patio du Lion (patio del León). Au XIIIe siècle, Alphonse X entreprit la construction d'un premier palais de style gothique sur le site de l'alcázar musulman. Au XIVe siècle, Pierre Ier, suite au tremblement de terre de 1356, ajouta un splendide palais de style mudéjar.



L'ALCAZAR

LA TORRE DEL ORO

Tour d'observation militaire construite au XIII^e siècle durant la dynastie des Almohades, elle permettait de contrôler l'accès à la ville depuis le fleuve Guadalquivir et constituait un élément défensif allant de l'Alcázar au fleuve. Le nom de la tour proviendrait des tuiles dorées qui couvraient le toit et ornaient le reste du bâtiment. La tour possède douze côtés et de sa base, il était possible de tendre une chaîne en travers de la rivière pour empêcher les navires ennemis de remonter jusqu'au port de Séville. Lorsque ces chaînes se sont brisées, l'armée chrétienne de Ferdinand III de Castille, commandée par l'amiral Ramón de Bonifaz, a pu s'emparer de la ville en 1248. Le dernier ajout à la tour a été fait par Sebastián Vander Borcht en 1760, il s'agit de la tourelle.

Faire cette rapide description architecturale des éléments emblématiques de Séville nous montre le poids de l'influence musulmane qui persiste encore dans la ville. Séville regorge également d'édifices où il est facile de reconnaître les éléments mauresques, comme les arcs, les petites cours paisibles, les plafonds décorés et taillés, la répétition de formes géométriques basées sur la nature, qui donnent à ses monuments une touche d'exotisme et nous rappellent ce passé.

Venir à Séville permet donc de voir et de bénéficier de toute cette influence musulmane. Les touristes étrangers sont attirés par ce métissage culturel. Ils viennent visiter le palais et les jardins de l'alcázar, découvrir la vue offerte sur la ville depuis la Giralda ou encore depuis la Torre del Oro. Les Sévillans sont bien conscients de cette influence. En cours d'histoire de l'Andalousie à l'école d'architecture, l'enseignant Francisco Rodriguez souligna d'ailleurs à plusieurs reprises ouvertement que ce qui faisait la renommée et le succès touristique de l'Andalousie, étaient avant tout les traces de cette présence musulmane passée. Les touristes viennent découvrir un « exotisme », un « ailleurs » sans pour autant traverser la méditerranée et s'aventurer concrètement chez « l'autre », comme il nous l'expliquait sans gêne ni honte. Ici, le touriste bénéficie de toute cette culture et cette influence arabo-musulmanes tout en restant en Europe, la

Méditerranée jouant un effet de miroir. Cette vision de l'Andalousie donnée par cet enseignant constitue un aspect très intéressant pour aborder la question qui nous occupe ici. Au delà de la simple influence culturelle, ce qui nous intéresse en abordant la question migratoire, c'est bel et bien la place de « l'autre ». Dans la mesure où on ne peut pas omettre, au vu de ce qui vient d'être exposé, que Séville est le berceau d'un métissage culturel riche dont les traces sont encore nettement visibles (langue, architecture, poids du passé...), on peut se poser la question non seulement du statut des musulmans qui y vivent mais aussi de la place qui leur est accordée. De même, la question migratoire étant un jeu à deux faces, il est intéressant de se demander comment ces immigrés marocains sont perçus tout autant que comment eux-mêmes perçoivent leur société d'accueil.

II - LA QUESTION MIGRATOIRE : NATURE DU PHÉNOMÈNE, COHABITATION, DUALITÉ

Le phénomène migratoire est fait de flux de populations qui ont un caractère multiple et changeant dans le sens où la situation à un moment donné ne sera pas forcément identique dix ans plus tard. Cependant, connaître les caractéristiques sociodémographiques de la population immigrante (sexe, âge, provenance, distribution spatiale, occupation professionnelle, mode de vie, relations sociales...) est fondamental pour une meilleure compréhension structurelle de cette dernière.

1- L'IMMIGRATION MAROCAINE EN ANDALOUSIE

S'attarder sur le phénomène migratoire en Andalousie et sur des données empiriques permet de prendre conscience de la situation actuelle à l'échelle de la région (macro) de manière à pouvoir mieux saisir ensuite les faits et les micro-situations à l'échelle de la ville de Séville et des quartiers qui la composent.

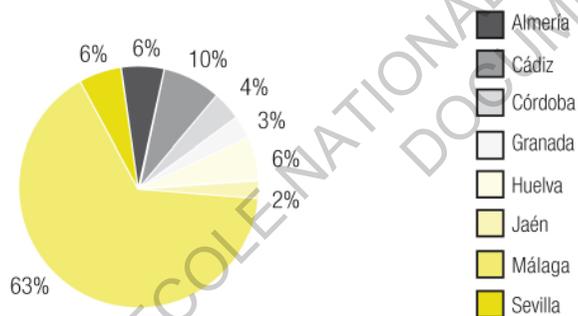
A/ L'ANDALOUSIE OU LA MISE EN PLACE PROGRESSIVE D'UNE TERRE D'ACCUEIL

LES PIONNERS EN ANDALOUSIE ET LA REGULARISATION DE 1985-1986

Même si on peut constater à partir des années 1980 un constant accroissement de la population marocaine, ce n'est qu'à partir des années 1990 que l'Espagne commence à s'affirmer comme lieu de destination des flux migratoires marocains, transformant notamment les villes de Barcelone et Madrid en principaux points d'accueil.

En ce qui concerne l'Andalousie, des secteurs comme la construction ou l'agriculture ne constituaient pas à l'époque une source suffisante d'emplois qui ne puisse être absorbée par la population autochtone. C'est autour du secteur touristique développé sur la Costa del Sol que commencent à s'identifier les premières agglomérations de marocains. Il s'agissait d'une population provenant principalement du nord du Maroc (Tanger, Tétouan, Nador) et qui se consacrait au commerce et au secteur du tourisme.

Marocains résidant en Andalousie en 1986



Source : Institut national des statistiques

Un premier point d'inflexion des flux migratoires se produisit avec le premier processus de régularisation mis en marche en Espagne au milieu des années 1980 par le biais de la Loi Organique 7/1985 du 1er juillet sur les Droits et Libertés des Etrangers en Espagne. Cette dernière établissait les bases pour la régularisation des étrangers qui, à la date d'entrée en vigueur de la loi, étaient résidant ou travailleur sur le territoire. Le total de demandes présentées à l'époque en Espagne fut de 48.815 : 18% provenaient de marocains et 17% des demandes (soit 1.337) furent émises en Andalousie.

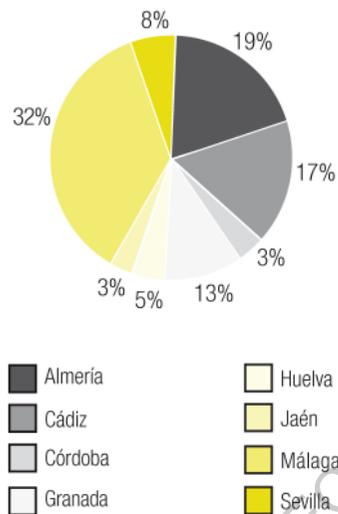
La régularisation de 1985-1986 fut très limitée et à peine 15% des demandes émises furent traitées et approuvées. Si bien qu'au cours de la seconde moitié des années 1980, on constatera une hausse importante des étrangers en situation irrégulière. Même si la Catalogne et Madrid restaient les lieux d'accueil principaux, l'Andalousie commençait à se profiler comme un nouveau lieu de destination.

LE REGULARISATION DE 1991 ET LES BASES DE L'ACTUELLE COMMUNAUTE MAROCAINE EN ANDALOUSIE

A la fin de l'année 1990, le nombre de marocains légalement installés en Andalousie s'élève à 3 096 (il s'agit notons-le, d'un chiffre qui s'éloigne de la population réelle). La régularisation de 1991 concerna exclusivement les travailleurs étrangers et le domaine du regroupement familial. La communauté marocaine se présenta encore une fois comme le collectif le plus important, accaparant 44% des 128.068 demandes émises en totalité. Des 56.400 demandes émises par les marocains, 48.644 furent acceptées et 7.756 rejetées. En ce qui concerne plus précisément l'Andalousie (région qui nous intéresse ici), 7.150 marocains émirent une demande de régularisation et 86% obtinrent une réponse positive.

Si l'on compare la régularisation des marocains de 1985 avec celle de 1991, on remarque deux profils sociodémographiques différents. Ceux de la première régularisation se caractérisaient par une installation plus solide et une moyenne d'âge plus élevée (30-50ans) que ceux de la seconde régularisation. La présence féminine, légèrement supérieure en 1986, peut être interprétée comme le témoignage que nombre des premiers marocains immigrés venaient accompagnés de leurs épouses. Les femmes que l'on retrouvait dans la seconde régularisation étaient plus jeunes.

Marocains résidant en Andalousie en 1991



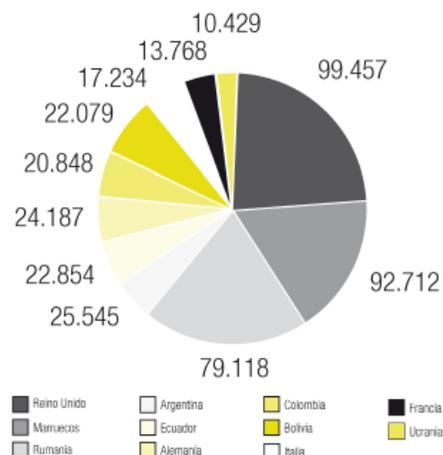
Répartition des marocains par province après la régularisation de 1991



Source : Junta de Andalucía, 1993

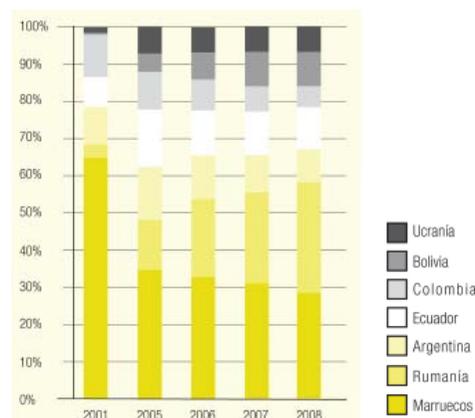
Principales nationalités installées en Andalousie en 2008

Source : Recensement municipal du 1/01/2008



Evolution des principaux collectifs étrangers en Andalousie. 2001-2008

Source : Recensement municipal (2001-2008)



L'ANDALOUSIE S'AFFIRME COMME UN LIEU DE DESTINATION

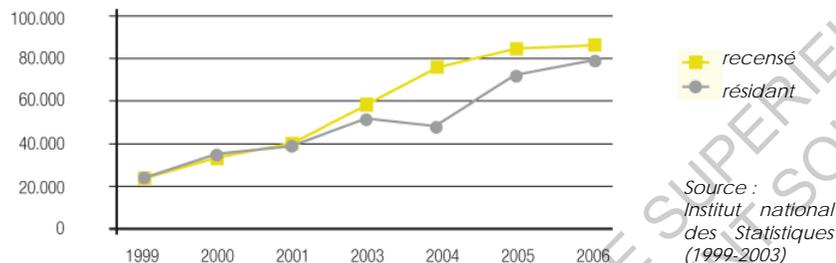
Le dernier processus de régularisation extraordinaire confirme l'Andalousie comme un point de référence parmi les flux migratoires provenant du Maroc, comme en témoignent les Statistiques sur les Résidents Etrangers et les recensements municipaux. Durant ces dix dernières années, la population marocaine immigrante a connu une augmentation constante. Cependant le poids démographique d'autres collectifs nationaux avec lesquels les marocains se trouvent en concurrence sont également en augmentation. La régularisation de 2005 joue un rôle clef dans ce processus. On note la montée d'arrivées chez les citoyens provenant d'Argentine, de l'Equateur de Roumanie. Et d'un autre côté, se détache l'apparition de nouveaux collectifs, tels que les boliviens.

B/ LE PROJET MIGRATOIRE

UNE EXPERIENCE MIGRATOIRE DES MEMBRES DE LA FAMILLE VERS L'EUROPE

Avant de s'interroger sur la société d'origine et ses provenances, il semble utile de contextualiser le projet migratoire dans le cadre d'une action qui va plus loin que la simple décision individuelle de l'émigrant. Dès lors, il devient intéressant de coupler l'expérience familiale – parents et frères et sœurs – et le projet migratoire personnel. D'après l'enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009, 20% des individus ayant émigré possédait déjà une expérience antérieure d'émigration (interne au Maroc).

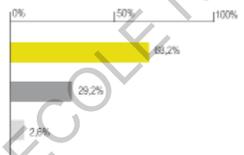
Evolution des marocains résident et recensés en Andalousie



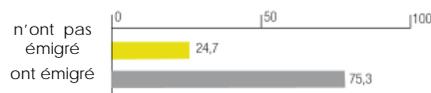
Source : Institut national des Statistiques (1999-2003)

Mobilité des parents au Maroc

- il n'existe aucune mobilité interne (Maroc) chez aucun des parents
- l'un des parents a effectué une mobilité interprovincial (Maroc)
- mobilité de l'un des parents vers l'étranger-l'Europe



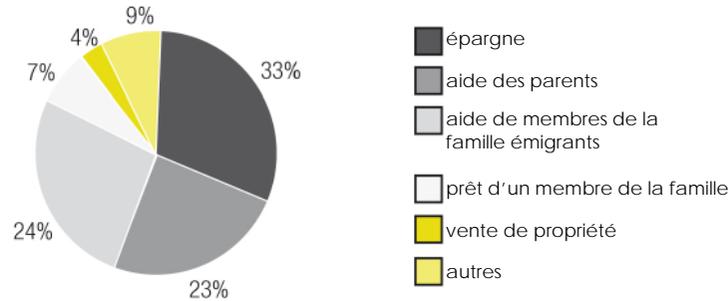
Expérience migratoire des frères et soeurs des marocains installés en Andalousie



Source : enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009

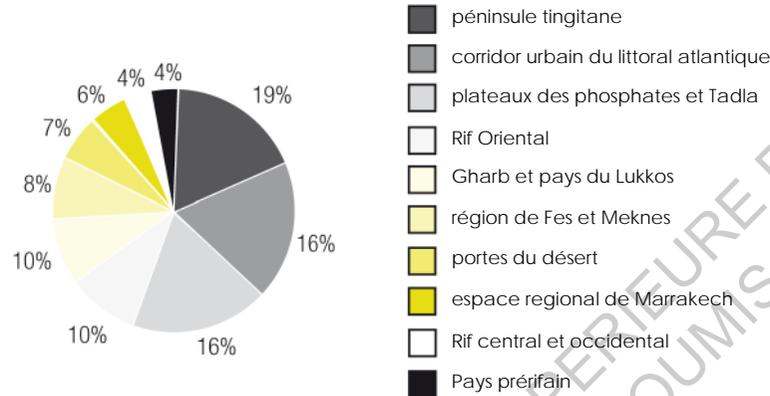
Même si l'expérience passée des parents a une influence sur la décision future d'émigrer des enfants, celle-ci est mineure comparée à l'influence du projet migratoire des frères et sœurs. D'après l'enquête publiée par le centre des études andalouses, pour 64% des enquêtés, il existait un passé migratoire de frères et sœurs. Ainsi, on peut établir une relation causale entre l'expérience antérieure des frères et sœurs et la décision d'émigrer des autres membres de la famille. Ceci influence ensuite le choix du lieu de destination qui offre ainsi des informations et des réseaux d'une grande utilité dans les mécanismes d'insertion. En effet, les réseaux d'amis et de membres de la famille occupent une importance vitale dans tout le processus migratoire.

Modalités de financement du départ

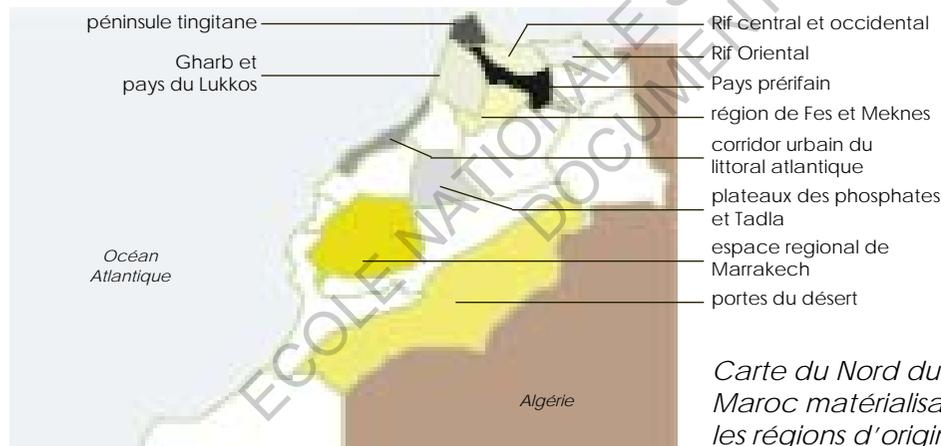


Source : enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009

Régions d'origine



Source : enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009



Carte du Nord du Maroc matérialisant les régions d'origine

MODALITES DE DEPART

Les coûts du voyage ne constituent pas en eux-mêmes un grand problème : 300€ sont jugés suffisants pour partir de n'importe quelle ville du Maroc et arriver dans n'importe quelle région espagnole (si on prend ensuite en compte une aide future dans le lieu d'installation). Le déboursement important (quelques milliers d'euros), surgit lorsque l'émigrant se voit obligé d'acquiescer un contrat de travail qui lui permettra postérieurement d'obtenir un visa pour entrer en Espagne, ou bien lorsqu'il s'agit de faire face aux différentes dépenses qui surviennent par la suite.

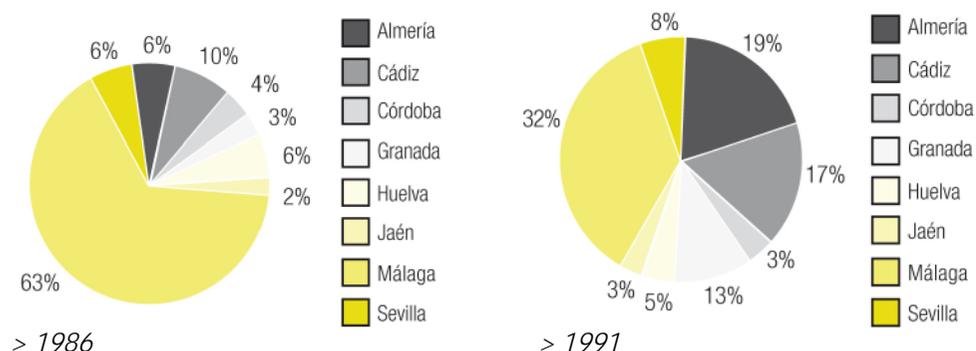
Quand le coût de départ commence à augmenter, l'aide se transforme en une nécessité. On note un important appui de la part des réseaux familiaux : 60% provient de la famille directe (23% des parents). Le second moyen de faire face aux dépenses reste l'épargne personnelle de l'émigrant, laquelle sous-entend une certaine organisation dans le temps : la migration se révèle alors comme une action méditée et planifiée et non une décision improvisée.

C/ GÉOGRAPHIE DU PHÉNOMÈNE MIGRATOIRE

PROVENANCE

Trois grandes aires géographiques se détachent comme points d'origine de l'actuelle immigration marocaine installée en Andalousie. En premier lieu se trouve le vaste territoire qui s'étend au large du nord du Maroc et qui correspond à l'ancien Protectorat Espagnol (1912-1956). Ce territoire représente le point d'articulation des flux migratoires entre les deux rives (Andalousie et nord marocain). En effet, le nord du Maroc, qui au début du XX siècle fut un lieu de destination pour des milliers de familles andalouses, représente actuellement le principal point de d'origine de l'immigration marocaine installée en Andalousie. Ce territoire témoigne de certaines particularités historiques et politiques qui ne se retrouvent pas dans le reste de l'immigration/émigration marocaine. En second lieu se trouve la zone urbaine qui s'étend le long du littoral atlantique et qui résulte du dynamisme engendré par Casablanca. Enfin, en dernier lieu, se trouvent le Maroc central, les plateaux du phosphate et de Tadla.

Lieux d'installation des Marocains résidant en Andalousie



Localisation des principales villes d'Andalousie accueillant les immigrés marocains



DISTRIBUTION GEOGRAPHIQUE DES MAROCAINS EN ANDALOUSIE

Les données fournies par le recensement du 1er janvier 2008 révèlent que le nombre de marocains installés en Andalousie à cette période s'élève à 92 712. Ils représentent, à côté des britanniques et des roumains, un des collectifs les plus nombreux installés dans la région.

Si l'on opère une comparaison rapide entre les lieux d'installation des immigrés marocains entre la régularisation de 1986 et celle de 1992, on observe une meilleure répartition. La province de Málaga accueille toujours une très forte concentration d'immigrés. Ceci s'explique par une très étroite relation entre les régularisés de 1986 et ceux de 1992. Effectivement, une part importante des 2000 nouveaux régularisés marocains en 1992 était des parents de ceux de 1986 et ils les rejoignent donc dans la même province. D'un autre côté, il convient de signaler, au sein du second processus de régularisation que la province d'Almería (19%) et les municipalités se dédiant à l'agriculture intensive émergent comme destinations importantes des nouveaux flux migratoires.

Ainsi, on constate qu'on retrouve les immigrés marocains principalement sur le littoral et dans les aires métropolitaines qui offrent le plus de travail. Ceci n'est pas surprenant dans la mesure où l'un des facteurs poussant l'individu à émigrer reste la recherche d'un meilleur niveau de vie, ce qui passe inévitablement par la recherche d'un emploi.

D/ VIE QUOTIDIENNE DES IMMIGRÉS MAROCAINS EN ANDALOUSIE

LE DOMAINE PROFESSIONNEL

Le phénomène migratoire est dû le plus souvent au désir d'obtenir un meilleur niveau économique ou un poste de travail qui manque dans le pays d'origine. Ainsi, l'activité professionnelle occupe un espace primordial et majeur dans la vie de l'immigré.

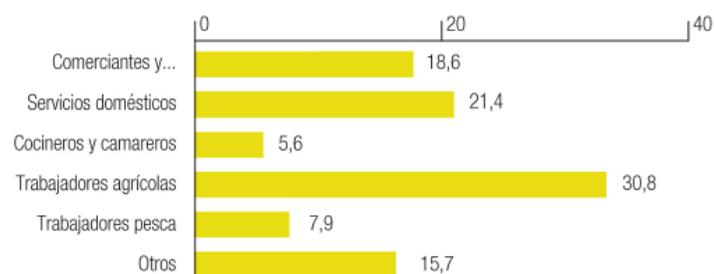
Cependant avant de s'intéresser au statut professionnel de l'immigré dans le pays d'accueil, il semble intéressant de voir ce en quoi

Activité professionnelle de la famille dans le pays d'origine

ACTIVITE	%
Aucun membre de la famille ne travaille	19,2
Les parents sont inoccupés, l'émigrant travaille	16,8
Tous les membres de la famille sont inoccupés, sauf le père	39,0
Le père et l'émigrant travaillent	26,0

Source : enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009

Occupations des marocains régularisés entre 1991 et 1992



Source : Junta de Andalucía, 1993

Emplois non qualifiés occupés par l'immigré en Andalousie

PROFESSION	%
Construction	22,4
Agriculture	34,6
Employé dans un commerce dont le propriétaire est espagnol	4,8
Employé dans un commerce dont le propriétaire est marocain ou arabe	8,8
Hôtellerie	13,5
Agent de sécurité	3,4
Service domestique	9,8
Autres	2,7

Source : enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009

il consistait avant son départ. En effet, dire que les immigrés occupent des postes subalternes dans le pays d'accueil semble réducteur si on ne s'est pas intéressé à leur occupation précédente de manière à pouvoir voir s'il y a eu une évolution positive.

Au Maroc, il est indéniable que l'économie domestique est fragile. Le taux de chômage est élevé et la faible qualification et les travaux saisonniers prédominent dans le marché du travail. Si l'on se penche sur les résultats de l'enquête réalisée en 2009 par le centre des études andalouses en ce qui concerne l'occupation des immigrés marocains dans leur lieu de résidence au Maroc, 60% étaient inoccupés : 25% étaient au chômage, 22% étudiaient et 10% se dédiaient au travail domestique (essentiellement les femmes). La situation des immigrés, tout comme celle de leurs parents témoignent du fait que l'émigration a pour but le désir d'une situation économique meilleure.

On constate d'ailleurs que la plupart des immigrés sont jeunes et en âge de travailler (de manière à pouvoir ensuite aider financièrement la famille restée dans le pays d'origine grâce à la nouvelle rémunération acquise). Une grande partie d'entre eux se dédie au secteur de l'agriculture et de la construction. En 2007, en Andalousie comme dans les autres régions d'Espagne, on remarquait qu'un employé sur quatre dans le secteur de la construction et qu'un employé sur six dans le secteur agricole était d'origine étranger. Compte tenu de la crise actuelle dans le domaine de la construction, le pourcentage de travailleurs marocains dans le secteur des services (commerce, vente ambulante, hôtellerie) est en augmentation.

Le statut du travailleur est en grande partie lié à la durée de son séjour dans le pays d'accueil. Ainsi 40% des marocains vivant en Andalousie depuis plus de huit ans sont installés comme autonomes ou gèrent leur petite entreprise. En revanche, les marocains en situations irrégulières vivent de petits travaux saisonniers ou de très courte durée ce qui favorise l'économie souterraine ou le marché du « travail au noir ». Les marocains arrivés depuis peu démontrent souvent une très grande volonté, l'économie espagnole offre alors certaines possibilités à cette main d'œuvre qui fait preuve de beaucoup de flexibilité et qui est prête à accepter des conditions de travail difficiles et des salaires faibles.

MODALITES D'ACCES AU TRAVAIL	%
Initiative propre	27,8
Ami espagnol	12,2
Membre de la famille	17,6
Ami marocain	21,9
Agence de travail temporaire	2,2
Institut Andalou du l'emploi	5,4
Association ou ONG	4,3

Source : enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009

L'accès au travail est dû la plupart du temps à l'intervention d'une tierce personne. On notera particulièrement l'intervention des amis – qu'ils soient marocains ou autochtones – qui représentent 34% des aides à l'accès au marché du travail, tandis que l'initiative personnelle est de 28%. L'accès au travail par le biais d'institutions ou encore de l'Institut Andalou de l'Emploi reste relativement faible (5%). Par ailleurs, notons que le rôle joué par les intermédiaires personnels est bidirectionnel. En effet, une fois l'aide reçue pour obtenir un emploi, les immigrés se transforment très souvent en agents actifs pour fournir des informations sur des possibles sources de travail à leurs compatriotes.

LE FOYER

La population marocaine est celle qui présente la plus grande précarité résidentielle en Espagne après les gitans comme nous l'explique Angeles Ramirez Fernández dans sa thèse *Migraciones, género e islam: mujeres marroquies en España*. En effet, 6% de la population immigrée marocaine se trouve dans une situation résidentielle profondément précaire (maisons abandonnées, voitures, vieilles industries...) ; 85% vit en appartement (majoritairement en statut de locataires) ; 8.5% dans une chambre.

Ces dernières années, les prix immobiliers ont augmenté en raison du refus d'une grande partie des propriétaires à louer leurs logements à des étrangers (durée incertaine du séjour, densité des habitants dans le même domicile, impayés, bruit...). Cependant, la manière de vivre dépend du statut de l'immigré. Les jeunes hommes récemment arrivés vivent la plupart du temps dans la maison d'un membre de la famille ou d'un ami déjà installé, pour ensuite partir dans des auberges ou partager un appartement avec des compatriotes. Les femmes seules ou jeunes (étudiantes), elles, partagent des appartements entre elles. Quant aux hommes et femmes mariés, ils ont l'habitude de vivre en location dans des appartements en zones périphériques ou dans des quartiers anciens des centres villes.

Comme nous le dit J. LACOMBA dans son ouvrage *La inmigración musulmana y su inserción*, l'habitat des immigrés agit comme un espace d'hybridation dans lequel se concrétisent les changements socio-culturels. Les

logements témoignent du degré d'enracinement avec la culture d'origine à travers l'expression des objets distribués dans l'espace de l'appartement. En Andalousie, la décoration est assez austère (non seulement pour des questions économiques mais aussi en raison de l'héritage culturel du pays). Cependant, les tapis, tapisseries, cadres avec calligraphie arabe restent très présents. En revanche, dans les foyers d'immigrants avec un plus haut niveau d'insertion socio-professionnelle, on note davantage l'absence d'éléments à connotation religieuse.

Outre le mobilier qui peut témoigner du degré d'intégration de la population immigrée dans la société d'accueil, la nourriture se révèle aussi être un bon indicateur. On constate que la majorité des immigrés adapte son alimentation aux habitudes alimentaires espagnoles (petit déjeuner plus léger que dans le pays d'origine et déjeuner devenant le repas principal). Parmi les immigrés marocains, 55% adoptent la nourriture espagnole et 45% continuent à manger selon les coutumes de son pays. La nourriture permet alors de maintenir un lien ouvert et constant avec la culture et la société d'origine. Parallèlement, elle peut aussi se transformer en un instrument de sociabilité, un patrimoine ou un capital permettant l'échange interculturel avec la société d'accueil.

LES RELATIONS SOCIALES

La sociabilité est, en général, de caractère endogamique. C'est-à-dire que les marocains recherchent essentiellement le contact avec d'autres membres du même collectif pendant leur temps libre. Plus la condition sociale ou le niveau d'éducation est faible, moins le cercle de relations sociales est diversifié ; alors que les personnes plus instruites ou avec un travail plus qualifié tendent à augmenter dès que possible leur réseau de relations. En ce qui concerne les hommes, la sociabilité est plus publique. Les réunions se font généralement dans les bars à chicha ou les restaurants de nourriture typique marocaine ou arabe dans un sens plus large. En effet, si l'on élargit le cercle des relations, il s'étend d'abord à des groupes d'immigrants de la même origine ethnique dans la mesure où la communication et l'identification restent plus faciles et fluides.

La mosquée joue d'ailleurs un rôle majeur. A partir de cette dernière se développent de nouveaux réseaux de sociabilité, de solidarité et d'aide mutuelle. De cette manière, la mosquée – et ce qu'elle symbolise comme expression physique de l'existence d'une communauté musulmane – agit pour l'intégration à côté des activités associatives de la société d'accueil et les autres formes de participation sociale. La mosquée devient non seulement un espace de culte mais aussi un espace de communication et d'échange qui permet de développer des liens d'amitié et de collaboration avec les membres de la société d'accueil qui ont adhéré à cette religion. « *Espace traditionnel de sociabilité dans les sociétés d'origine, la mosquée acquiert pour les immigrés musulmans d'autres propriétés : elle représente l'opposition avec le reste de l'espace public – non musulman – et elle agit comme lieu de négociation et d'échange entre les musulmans expatriés* », LACOMBA. La mosquée renforce l'appartenance de l'immigré à un collectif et maintient la solidarité propre à l'Islam.

Outre les relations endogamiques avec le collectif immigré d'appartenance (autres marocains immigrés) ou avec les gens partageant la même conviction religieuse (musulmans), on constate que les immigrés marocains conservent d'importantes relations sociales avec la population d'origine. Comme nous l'avons déjà évoqué, les émigrés marocains partent s'installer en Espagne après avoir reçu une aide financière et des informations de la part de leurs amis et de leur famille. Mais ce lien ne s'arrête pas là, une fois installés dans la société d'accueil, 64% continuent d'informer leurs compatriotes tout au long de leur installation en Espagne. De même, on peut observer qu'environ 30% des immigrés accueillent des compatriotes dans le pays d'accueil par la suite, ceci représentant une manière très active d'accorder de l'aide aux nouveaux arrivants (cette pratique a tendance à baisser à mesure que l'âge augmente ou que l'installation est plus définitive). De même, une expérience préalable de migration familiale conditionne une meilleure disposition à établir des réseaux d'aide ou d'appui entre compatriotes. Les principaux concernés dans cette aide reste la famille proche (38%), suivie des amis ou connaissances du Maroc (33%), et enfin la famille éloignée (28%). Ce réseau d'aide est primordial dans les premiers moments du processus d'installation (moments souvent les plus difficiles). Il constitue une pratique forte au niveau du collectif étudié.

	RECEPTION DE COMPATRIOTES SELON L'AGE		
	Jusqu'à 29 ans	De 30 à 49 ans	Plus de 50 ans
oui	32,30%	29,40%	26%
non	67,30%	68,30%	74%

Source : enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009

*Envoi d'argent
dans la pays d'origine selon l'âge de l'immigré*

	Maintient le contact et envoie régulièrement de l'argent	Maintient le contact mais n'envoie de l'argent que pour certaines occasions	Maintient le contact mais n'envoie jamais d'argent
jusqu'à 29 ans	30,50%	38,10%	49,10%
de 30 à 49 ans	65,60%	59,50%	46,70%
plus de 50 ans	3,90%	2,40%	4,20%

Source : enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009

*Envoi d'argent
dans la pays d'origine selon la situation familiale de l'immigré*

	Maintient le contact et envoie régulièrement de l'argent	Maintient le contact mais n'envoie de l'argent que pour certaines occasions	Maintient le contact mais n'envoie jamais d'argent
Mariés et réunis en Andalousie	47,4%	75,60%	93,20%
Mariés mais non réunis	52,60%	24,40%	6,80%

Source : enquête réalisée par le Centre d'études andalouses en 2009

Une fois installée, la majorité des immigrants conserve un contact permanent avec le Maroc au moins une fois par mois (80% des marocains immigrés). Rappelons que la plupart du temps, les immigrés abandonnent leur terre pour des raisons économiques dans le but d'améliorer leurs conditions de vie et celles des leurs. Il n'est donc pas surprenant de constater que bon nombre d'entre eux (82%) envoient par la suite de l'argent aux membres de leur famille au Maroc (argent que la famille restée au pays n'utilise qu'en cas d'urgence ou de dépense exceptionnelle). L'envoi d'argent est essentiellement réalisé par les classes d'âge intermédiaire (30-49ans). Avec le temps, avec le mariage ou encore le regroupement familial, c'est-à-dire à mesure que les charges familiales augmentent dans le pays d'accueil, l'envoi d'argent vers le pays d'origine se réduit peu à peu mais les liens restent très présents.

Tout ce discours nous prouve que le collectif immigré marocain se caractérise par le développement d'un important réseau de sociabilité avec ses semblables installés dans le pays (cf. réseaux d'aides) tout autant qu'avec ses compatriotes restés dans le pays d'origine. Mais qu'en est-il des relations développées avec la population du pays d'accueil ? En effet, nous nous sommes intéressés jusque-là au phénomène migratoire dès son origine (provenance, composantes du projet migratoire...), il serait donc insatisfaisant de ne pas se pencher sur les relations et les dualités dues à l'installation de ce collectif dans le pays d'accueil. Effectivement, traiter des Marocains en Andalousie, c'est comme nous l'avons déjà évoqué dans l'introduction, parler tout à la fois de l'émigration et de l'immigration, de la société de départ tout autant que de la société d'accueil : deux aspects inséparables pour une bonne compréhension du phénomène.

2- LA QUESTION MIGRATOIRE, UN JEU A DEUX FACES

Le postulat que j'ai décidé de donner à mon étude est simple : accorder autant d'importance à la société d'accueil qu'à la société de départ, dans la mesure où traiter des Marocains à Séville revient à parler de l'émigration marocaine tout autant que de l'immigration en Espagne. Au début du XX siècle déjà, on retrouvait dans les travaux de l'école de Chicago, cette nécessité de connecter le lieu de départ avec celui

d'arrivée pour appréhender le phénomène migratoire dans son ensemble. De même, une expression comme « l'autre ici » - intitulé du séminaire de mémoire dans lequel s'inscrit cette étude - suggère également un échange, une dualité. Il s'agit d'un aller-retour, d'un face à face.

On a coutume de s'intéresser à la vision de la société d'accueil au sujet de l'immigration, au sujet de cet autre qui vient s'installer "chez elle" mais il est bien moins habituel de se demander ce que ces autres pensent de ceux qui les accueillent. Or, confronter les deux points de vue et voir comment les deux communautés se perçoivent se révèlent indispensables pour mieux comprendre les modalités de la cohabitation et de la coexistence des deux populations sur le même territoire.

Pour appréhender les deux visions et les mettre en confrontation, j'ai réalisé, au cours de mon année universitaire à Séville, une enquête sur un échantillon de 17 sévillans de tout horizon et tout âge. Cette dernière a été mise en ligne et venait en écho avec une autre enquête préalablement effectuée par Nouredine Affaya et Driss Guerradoui et publiée dans l'ouvrage *L'image de l'Espagne au Maroc* en avril 2005. J'ai volontairement repris littéralement certaines des questions posées aux Marocains et j'ai posé les mêmes aux Sévillans pour pouvoir ensuite mettre en parallèle la vision de chacun sur l'autre et évaluer leur degré de connaissance respective sur l'autre que ce soit au niveau culturel, géographique, économique ou politique.

Effectivement, qui traite de la question migratoire aborde nécessairement l'arrivée d'un autre sur un territoire déjà habité et vécu. Dès lors, les notions de cohabitation, coexistence, intégration ou rejet surgissent. Une population devient accueillante et l'autre est accueillie. C'est là toute l'ambiguïté du terme d'hôte en français qui désigne les deux aspects à la fois (celui qui reçoit et celui qui est reçu). Cependant, avant de pouvoir envisager de parler d'hospitalité, de dialogue et de cohabitation réussie, la première nécessité est de se connaître l'un et l'autre. Cette connaissance et cette reconnaissance reposent en général sur ce que nous pensons des autres. Les résultats des deux enquêtes mis en rapprochement ci-contre nous offrent quelques pistes...

Questionnements de Nouredine Affaya, philosophe et co-auteur de l'ouvrage L'image de l'Espagne au Maroc (avril 2005)

« Les préjugés voilent encore le regard et conditionnent les positions des uns et des autres »

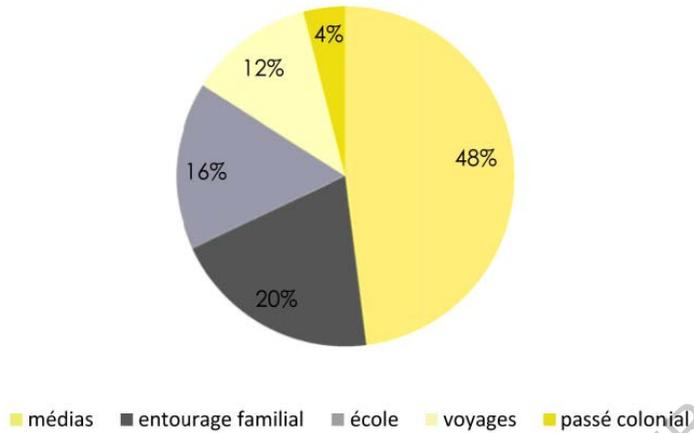
« Comment peut-on lutter contre les préjugés prémodernes en sachant qu'ils conditionnent encore les comportements et influencent les politiques, en particulier lorsqu'ils deviennent l'objet de spectacles médiatiques et de rhétoriques politiques ? »

« Peut-on démontrer l'inexactitude d'une opinion à des personnes ou à des communautés qui ont des préjugés ? »

Vision des SEVILLANS sur le MAROC

- Quelle est votre première source de connaissance du Maroc ?

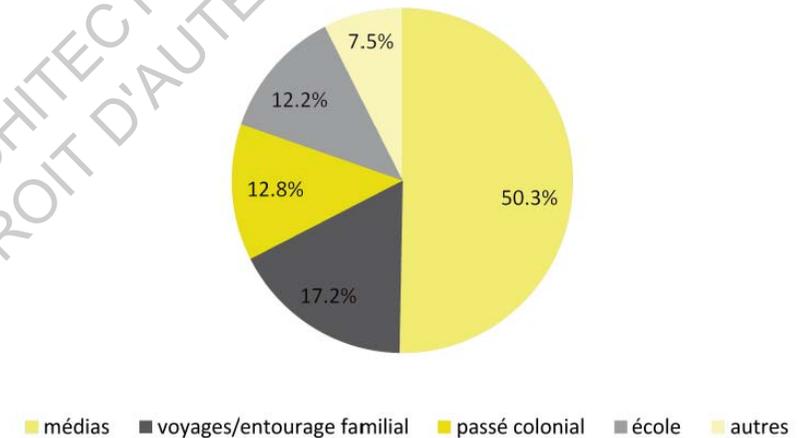
médias	48%
école	20%
entourage familial	16%
voyages	12%
passé colonial	4%



Vision des MAROCAINS sur le L'ESPAGNE

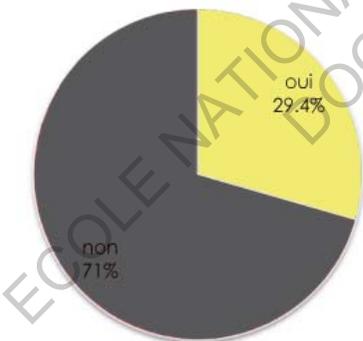
- Quelle est votre première source de connaissance de l'Espagne ?

médias	50.3%
voyages/entourage familial	17.2%
passé colonial	12.8%
école	12.2%
autres	7.5%



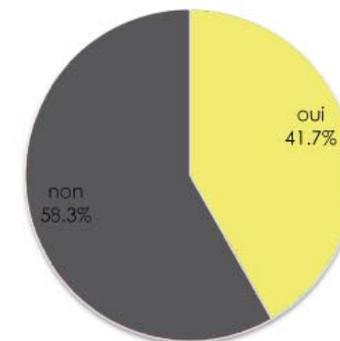
- Avez-vous déjà voyagé au Maroc ?

oui	29.4%
non	70.6%



- Avez-vous déjà voyagé en Espagne ?

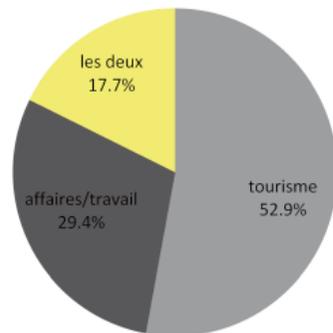
oui	41.7%
non	58.3%



- Si oui, dans quelle région ou dans quelle ville?
 - Marrakech
 - *Moi je n'y suis pas allé, mais mon père est allé à Casablanca*
 - Tanger
 - Casablanca; Tanger, Rabat, Marrakech
 - Laracha à une occasion, et une autre fois dans le nord du pays à Tetouan et Tanger

- Pour quelles raisons vous y êtes-vous rendu?

tourisme	52.9%
affaires/travail	29.4%
les deux	17.7%



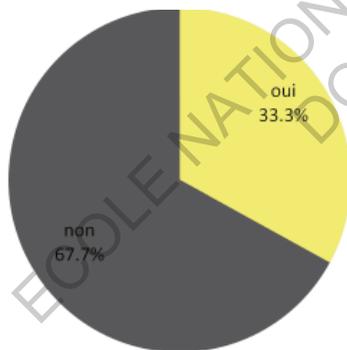
- Si oui, dans quelle région ou dans quelle ville?
 - Andalousie
 - Catalogne
 - Madrid
 - îles Canaries

- Pour quelles raisons vous y êtes-vous rendu?

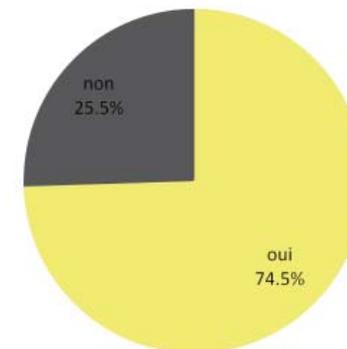
tourisme	67.5%
affaires/travail	6.6%
les deux	12.7%
autres	13.2%



- L'image que vous avez découverte du pays correspondait-elle à celle que vous aviez auparavant ?



- L'image que vous avez découverte du pays correspondait-elle à celle que vous aviez auparavant ?



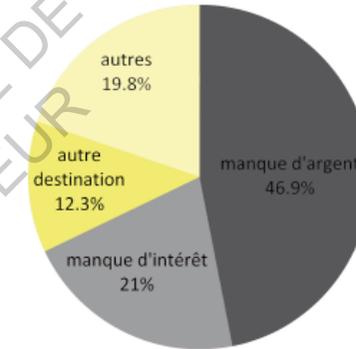
• En cas de non voyage, pouvez-vous préciser pourquoi ?

manque d'argent	13.3%
manque d'intérêt	33.3%
choix d'une autre destination	26.7%
autres	26.7%



• En cas de non voyage, pouvez-vous préciser pourquoi ?

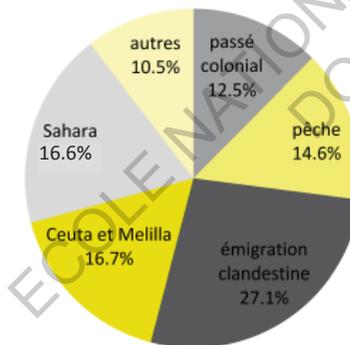
manque d'argent	46.9%
manque d'intérêt	21%
choix d'une autre destination	12.3%
autres	19.8%



• Quels sont selon vous les principaux problèmes qui subsistent entre l'Espagne et le Maroc?

passé colonial	12.5%
pêche	14.6%
émigration clandestine	27.1%
Ceuta et Melilla	16.6%
Sahara	18.6%
autres, précisez :	10.5%

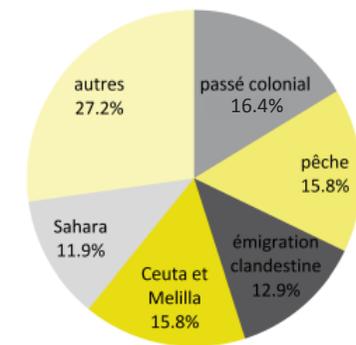
difficulté d'acceptation de la culture de l'autre
différence culturelle qui affecte les modes de vie et les comportements.
différence entre l'Espagne (pays laïc) et le Maroc (pays musulman)
Politique économique basée sur les entreprises étrangères



• Quels sont selon vous les principaux problèmes qui subsistent entre l'Espagne et le Maroc?

passé colonial	16.4%
pêche	15.8%
émigration clandestine	12.9%
Ceuta et Melilla	15.8%
Sahara	11.9%
autres, précisez :	27.2%

hostilité manifeste chez certains courants politiques espagnols et leur allergie pour tout ce qui touche le Maroc



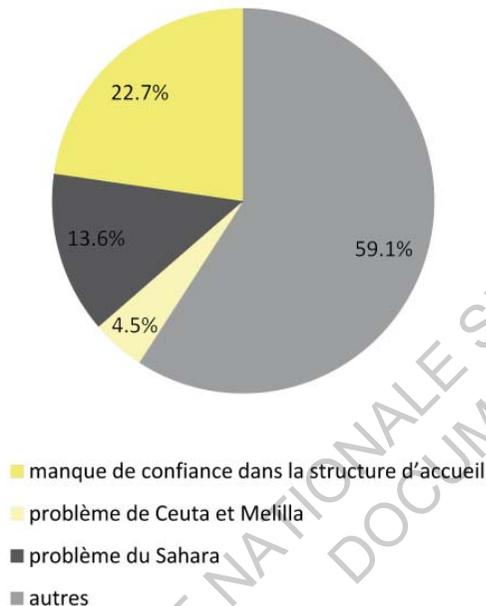
• Comment expliquez-vous le faible investissement de l'Espagne au Maroc?

manque de confiance dans la structure d'accueil	59.1%
poids du passé colonial	0%
problème de Ceuta et Melilla	4.5%
problème du Sahara	13.7%
Autres, précisez :	22.7%

- « Les espagnols n'ont pas confiance dans le Maroc, il y a déjà eu des cas où les marocains ont profité de la situation après que des espagnols aient investi là bas. C'est donc normal qu'ils n'aient plus confiance »

- la crise

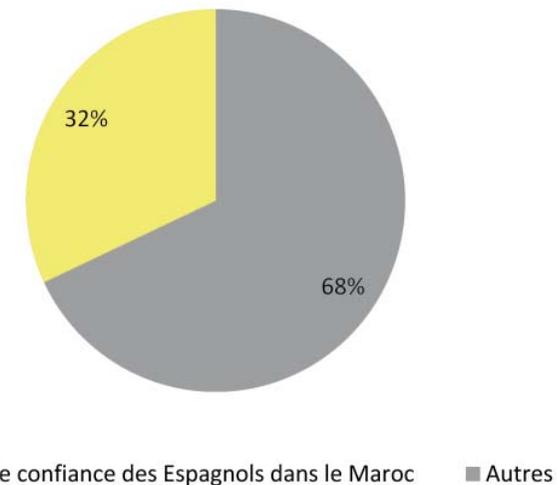
- « Je ne suis pas d'accord. Pour moi il y a réellement un investissement espagnol au Maroc »



• Comment expliquez-vous le faible investissement de l'Espagne au Maroc?

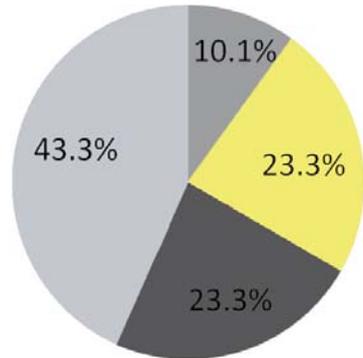
manque de confiance des Espagnols dans le Maroc	68%
Autres :	32%

Ni le poids du passé colonial, ni le problème de Ceuta et Melilla, ni l'affaire du Sahara ne constituent pour les marocains enquêtés des raisons suffisantes pour justifier le faible afflux des investisseurs espagnols au Maroc



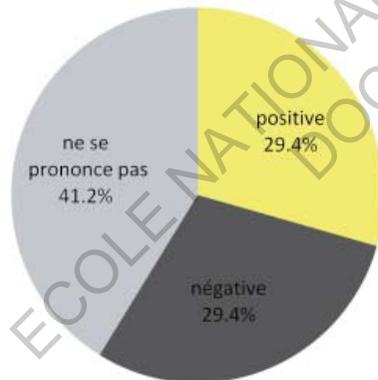
• Les attentes des Espagnols vis-à-vis du Maroc :

Respect des droits de l'homme	10.1%
Lutte contre le trafic de drogue	23.3%
Lutte contre l'émigration clandestine	23.3%
Réduction du poids français au Maroc pour un meilleur investissement espagnol	43.3%



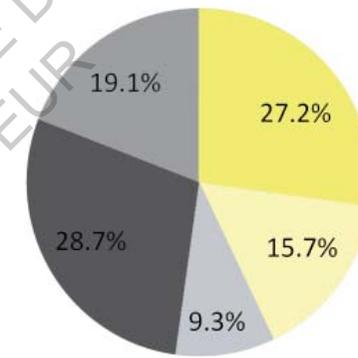
- Respect des droits de l'homme
- Lutte contre le trafic de drogue
- Lutte contre l'émigration clandestine
- Réduction du poids français au Maroc pour un meilleur investissement espagnol

• En résumé, votre vision du Maroc est :



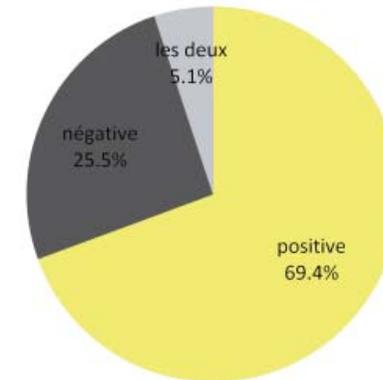
• Les attentes des Marocains vis-à-vis de l'Espagne :

Facilité de déplacement	27.2%
Transfert de technologies	15.7%
Echanges culturels	9.3%
Délocalisation des entreprises	28.7%
Autres	19.1%



- Facilité de déplacement
- Transfert de technologies
- Echanges culturels
- Délocalisation des entreprises
- Autres

• En résumé, votre vision de l'Espagne est :



• Précisions données par les Sévillans pour justifier leur vision sur le Maroc :

- « Je m'intéresse au Maroc parce qu'il s'agit d'un pays voisin. Si nous sommes amis avec le Portugal, pourquoi serait-ce différent avec notre voisin africain duquel on est séparé que par 14km d'eau? »
- « Ma vision du Maroc... Je crois que le problème le plus grave c'est le souhait qu'ont bon nombre de marocains de vouloir sortir de la pauvreté dans laquelle ils vivent. Ils jouent avec leur vie et donnent toutes leurs économies pour venir. C'est cela qui devrait être réglé, et ce dès le Maroc, pas une fois arrivé en Espagne avec des hypothérmies».
- « C'est un pays qui selon moi peut nous apporter beaucoup, mais il doit d'abord avoir confiance en lui-même. Il y a tout ce qu'on peut souhaiter là bas».
- « Ils commencent à repenser leurs préjugés et leurs frontières idéologiques grâce aux nouvelles générations qui commencent à développer leur vie dans un contexte culturel plus international».
- «Pour juger de si j'aime ou non, je préfère connaître personnellement avant, or je n'y suis jamais allé».
- «Le Maroc m'intéresse pour sa relation avec l'Espagne au niveau de l'architecture et de l'urbanisme, et surtout avec une ville comme Séville. Mais ce qui, à l'opposé, ne m'attire pas, c'est tout ce qui traite de l'humain même si c'est un pays qui est en train de se développer. D'après ce qu'on m'a dit, il y a un réel manque au niveau de l'hygiène».
- « De tous les pays arabes, c'est celui qui, étant profondément religieux, offre le plus de libertés. Il possède une richesse culturelle inégalable et même si il ne la diffuse pas dans des campagnes touristiques, il présente un fort attrait touristique. Il n'existait pas de possibilité «intermédiaire» entre vision positive ou négative sur le pays, sinon je l'aurais choisie. Car pour moi, ils ont une politique intérieure dont ils ne peuvent pas être fiers».
- « Ne connaissant pas beaucoup le pays, n'ayant pas non plus lu beaucoup les journaux, et n'étant pas au courant de la situation politique intérieure, je ne me sens pas en droit de me prononcer sur le pays».
- «J'aime sa culture et bien que le pays soit en développement, je vois trop de choses que je n'aime pas : de l'inégalité sociale au traitement que reçoit la femme. Mes sentiments vis-à-vis du Maroc sont donc contradictoires».
- «Je n'ai pas vraiment confiance dans le Maroc».

• Précisions données par les Marocains pour justifier leur vision sur l'Espagne :

Image négative :

- mauvais accueil des Marocains dans les douanes espagnoles et obstination à utiliser l'espagnol comme langue de communication
- position inamicale de l'Espagne au sujet des affaires intérieures
- chauvinisme espagnol, surtout que l'Espagne constitue un passage obligé de transit pour les Marocains voyageant à l'extérieur
- manque de volonté manifestée par une partie de la classe politique espagnole à développer un partenariat renforcé avec le Maroc
- hostilité manifeste chez certains courants politiques espagnols et leur allergie pour tout ce qui touche le Maroc

Image Positive :

- effort déployé par l'Espagne pour intégrer l'Union Européenne et l'impact que cela a généré sur son niveau de développement
- évolution de son football et la fascination que ce dernier engendre
- admiration pour l'essor économique et infrastructurel de l'Espagne mais aussi pour les progrès démocratiques
- gestion décentralisée et déconcentrée du pays
- diversité culturelle

Ceux qui ont répondu «les deux» :

- ils approuvent certaines positions de l'Espagne en faveur du royaume marocain(cf. le vote pour l'organisation de la coupe du monde) et ils admirent son essor économique, mais ils sont aussi contre le comportement espagnol vis-à-vis de certaines affaires nationales (Sahara, visa...)

Les résultats fournis par de tels questionnaires révèlent des données significatives et évocatrices, et ce d'autant plus une fois qu'ils sont mis en parallèle et que leur confrontation nous montre si il y a connaissance de l'autre ou non et sur quels thèmes les opinions divergent ou convergent.

On commence par noter le poids écrasant des médias comme source de connaissance de l'autre. Il semble nécessaire de développer leurs influences dans les deux pays de manière à instaurer un climat de dialogue, de partenariat et de compréhension. Exploiter le pouvoir des médias (écrits et audiovisuels) à bon escient permettrait de rectifier les erreurs du passé, préparer conjointement l'avenir et mobiliser la société civile pour un dialogue constructif. En effet, c'est dans l'approfondissement de cette connaissance mutuelle que les relations hispano-marocaines pourront s'asseoir sur de nouvelles bases, faire taire les clichés et les malentendus et s'ancrer dans une nouvelle dynamique d'échanges et de communication car les attentes respectives entre les deux pays restent nombreuses comme l'enquête en témoigne.

Le volet économique pourrait sans aucun doute jouer un grand rôle dans le développement de bonnes relations de voisinage. Les Marocains jugent aujourd'hui l'investissement espagnol au Maroc trop faible alors que les Espagnols justifient cela par un manque de confiance dans les structures marocaines. Le renforcement des relations économiques passe indéniablement par un appui espagnol au développement du Maroc (afflux de capitaux...). En effet l'appui financier semble nécessaire à la mise à niveau économique et sociale du royaume et à son arrimage aux pays développés. Les Marocains attribuant l'essor économique passé du royaume ibérique à la mobilisation consensuelle et à l'aide européenne, ils estiment que le renforcement du processus démocratique de leur pays n'aurait qu'un impact limité sans l'aide économique des espagnols.

Effectivement, les Marocains admirent le modèle espagnol et son originalité matérialisée par son évolution politique, économique et institutionnelle, ce qui les incite à s'interroger sur l'adaptation de cette expérience au Maroc. On remarque en effet que près de 70% des marocains ont une vision positive de l'Espagne. Cependant, la tendance est nettement moins nette chez les Sévillans, la plupart préférant d'ailleurs

s'abstenir de se prononcer sur la question soit parce qu'ils déclarent ne pas avoir suffisamment de contact ou de connaissance pour exprimer un point de vue ou seulement pour éviter de mettre en avant la situation conflictuelle.

Car en effet, de nombreux problèmes subsistent entre les deux pays et viennent ternir leurs relations. Certes la question de l'immigration clandestine des marocains en Espagne reste le problème majeur pour les Sévillans. Cependant, on note surtout le poids de l'histoire dans l'inconscient des deux peuples. Effectivement, le dénominateur commun concerne bel et bien le poids du passé colonial à travers des conflits politiques entre les deux pays. On pense notamment à Ceuta et Melilla, aux Iles Jaafarines, au problème du Sahara etc. Tant que ces conflits politiques persisteront, les relations n'atteindront jamais le niveau escompté, que ce soit à l'échelle internationale (rapports entre les deux pays), ou à l'échelle de la ville (cohabitation des populations au sein d'un même territoire).

3 - ENTRE PROXIMITÉ ET DISTANCE, LA COMPLEXITÉ DES RELATIONS HISPANO-MAROCAINES

Comme nous l'a montré l'enquête, même si les deux pays témoignent d'une réelle volonté de se connaître davantage l'un l'autre (voyages pour découvrir son voisin) et de développer de bonnes relations de voisinage, on ne peut nier que des problèmes subsistent entre les deux communautés. Ces problèmes – visibles à l'échelle nationale et de nature essentiellement politique – ont forcément des répercussions sur les sociétés civiles et sur leur manière de se percevoir. Ceci engendre inévitablement des situations parfois problématiques une fois l'arrivée de cet autre sur le territoire d'accueil. C'est à partir de l'étude de ses relations à l'échelle macro que nous pourrons par la suite mieux appréhender les rapports entre les deux communautés en cohabitation dans la ville de Séville (insertion, rejet, coexistence) dans la partie III.

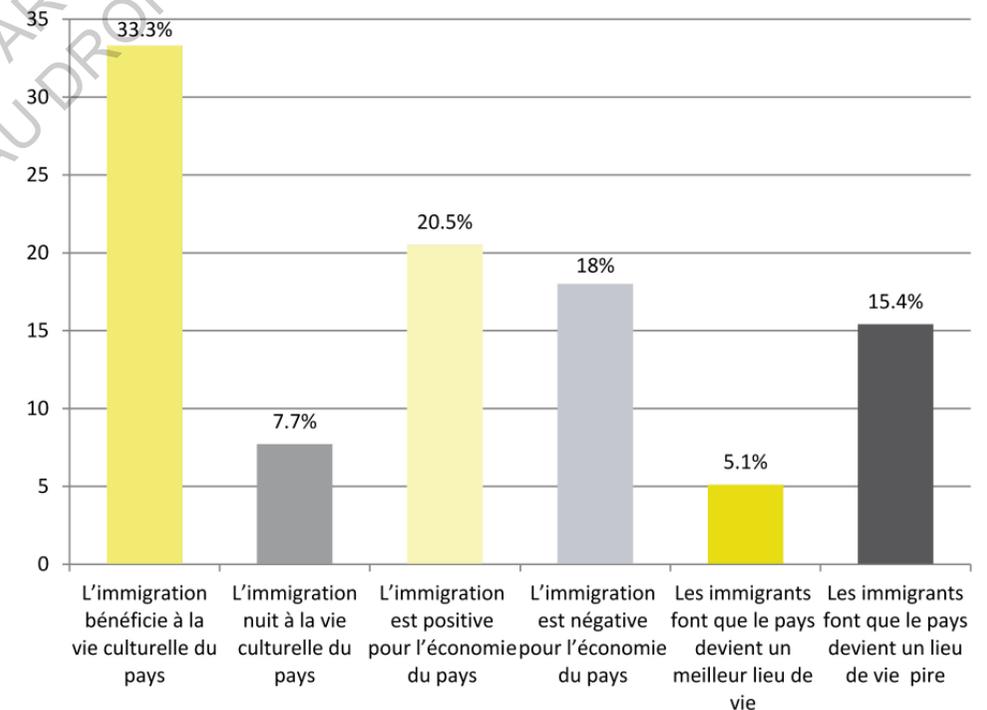
A/ ESPAGNE/MAROC : DES VOISINS ÉLOIGNÉS ?

Les relations complexes entre ses deux pays s'expliquent tant par leur histoire que par leur proximité géographique. La question de l'immigration représente d'ailleurs le baromètre de la relation entre les deux rives. Cette dernière se classe à la 3^e place des préoccupations des Andalous après le chômage et le terrorisme. Cependant depuis quelques années, les trois notions sont devenues étroitement liées – et à tort parfois assimilées les unes aux autres – ce qui ne facilite pas la cohabitation.

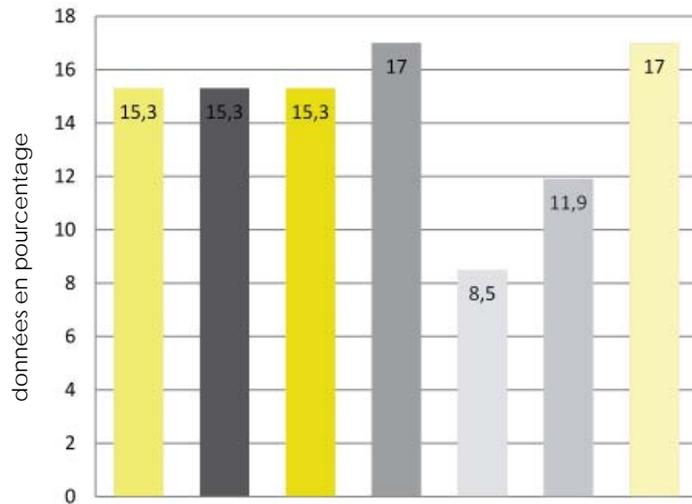
En effet, après l'attaque terroriste du 11 mars 2004 à Madrid, un climat de méfiance générale s'est peu à peu installé en Espagne et des réactions xénophobes ont surgi à l'encontre de la population musulmane (espagnols musulmans tout autant qu'immigrés musulmans). A Séville, ces réactions furent essentiellement verbales, les enfants et les mères de famille en étant les principaux destinataires dans les écoles. Un climat de peur s'est installé, celui du « fantasme arabe », cette attitude méfiante faisant craindre à l'époque une dérive sectaire ou l'édification d'une « Espagne forteresse ». Si les Marocains ont une vision parfois négative de l'Espagne, c'est d'ailleurs essentiellement parce qu'ils reprochent aux Espagnols leur position inamicale et hostile dans les douanes. Cette opinion est d'autant plus nette chez les jeunes marocains (20-30ans) qui mettent en avant les contraintes trop importantes pour l'obtention du visa, obligatoire depuis 1991 pour les ressortissants du continent africain pour entrer sur le territoire espagnol. Par ailleurs, avec la récession et la flambée du chômage, le rejet des étrangers s'affiche ouvertement. Un article publié par le Figaro en mars 2010 nous révélait que d'après une étude faite par le gouvernement espagnol, 77% des personnes interrogées jugeaient le nombre d'immigrés en Espagne « excessif » (46 %) ou « élevé » (31 %). Seuls 19 % pensaient que la proportion était « acceptable », alors qu'en 1996, en pleine croissance économique, ils n'étaient que 28% à considérer qu'il y avait trop d'étrangers. Les Marocains, les premiers pourtant à être arrivés en Espagne, souffrent davantage de l'exclusion. Les « moros », comme on les surnomme de façon péjorative, ont plus de mal à accéder à un emploi ou à un logement.

Cependant se limiter à dire que l'Espagne se refuse à l'entrée d'immigrés sur son territoire et qu'elle craint « l'invasion » serait excessif. Effectivement, nous avons déjà évoqué les grands processus de régularisation mis en place par le pays dans le passé, le dernier datant de 2005. La question de l'immigration et l'attitude des espagnols faces aux immigrés de l'autre rive sont bien plus complexes qu'un simple rejet dû à la peur. Une partie de l'enquête que j'ai réalisée au cours de l'année se centrait sur le thème de l'immigration et l'opinion des Sévillans sur le sujet (cf. questions et résultats ci-dessous).

- Opinions sur l'immigration :

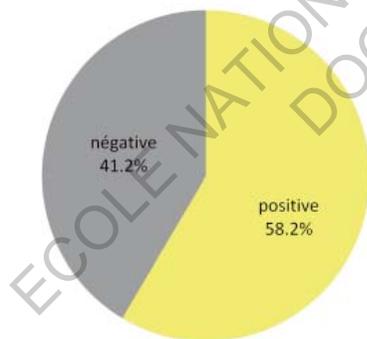


• Opinions sur les immigrés :



- la présence d'immigrants d'autres groupes ethniques est source d'insécurité
- les immigrants peuvent jouer un rôle important dans le développement d'une meilleure connaissance et tolérance du reste du monde
- l'arrivée d'immigrants en Espagne peut résoudre le problème du vieillissement de la population
- les immigrants doivent participer pleinement à la société andalouse et sevillane
- la présence d'immigrants augmente le chômage
- les immigrants représentent une main d'oeuvre intéressante
- les immigrants d'autres groupes ethniques enrichissent la vie culturelle du pays et de la ville

• En résumé, votre vision de l'immigration à Séville est :



Ainsi on note que la vision des Sévillans sur l'immigration est plutôt indécise et contradictoire. D'un côté, ils la considèrent comme bénéfique pour la vie culturelle du pays mais de l'autre ils jugent la présence d'immigrants appartenant à des groupes ethniques différents du leur comme source d'insécurité. On retrouve donc bien cette volonté d'accueillir et de s'ouvrir à l'autre – ouverture qui peut être source d'enrichissement culturel – mais parallèlement aussi cette peur de cet autre qui peut être différent de nous, par ses normes, ses coutumes, ses pratiques et sa culture.

Cependant, on sait que par leur proximité géographique et par leur passé commun, andalous et marocains ne sont pas, au final, si différents. Incontestablement, d'un côté, cette histoire commune passée peut devenir source de conflit et d'éloignement. En effet, pour la plupart des marocains, l'acte colonial reste perçu comme une destruction car, pour eux, contrairement aux français, les Espagnols n'ont rien apporté aux provinces du nord en matière d'infrastructures. Dans l'imaginaire des Marocains une image négative persiste donc au sujet du passé colonial. Mais d'un autre côté, on constate que bon nombre de marocains choisissent l'Andalousie lorsqu'ils s'aventurent sur l'autre rive en vacances. En effet, ils justifient ce choix par la curiosité de découvrir leur histoire commune et par la familiarité du contexte andalou avec le Maroc. L'environnement du sud de l'Espagne attire les Marocains qui ne se sentent pas dépaysés par le patrimoine culturel et qui ont la conviction qu'un effort de la part du Maroc en matière d'élargissement de l'infrastructure socio-économique et touristique pourrait permettre au pays d'avoir les mêmes dispositions en matière de loisirs et d'accueil de touristes que l'Espagne.

Ainsi, on constate qu'il existe des complémentarités historiques et culturelles indéniables entre l'Andalousie et le Maroc. Les deux pays en sont aujourd'hui conscients. Ils sont tout aussi lucides sur les problèmes qui persistent (émigration clandestine, économie souterraine, conflits territoriaux...). C'est pourquoi, ces dernières années, ils ont multiplié les dialogues pour travailler à développer des relations de bon voisinage...

B/ ESPAGNE/MAROC : UN VOISINAGE EN CONSTRUCTION

La question migratoire est centrale dans notre étude et elle l'est tout autant entre les deux pays qui nous intéressent ici. Effectivement, à partir de la décennie 1990-2000, l'Espagne est véritablement devenue terre d'accueil des ressortissants étrangers dont le Maroc est le principal pays émetteur (plus de 6% de l'ensemble de la communauté marocaine résidant à l'étranger se trouve en Espagne). Ce phénomène migratoire se développant amplement entre les deux pays, chacun a mis en place des dispositions pour s'adapter d'un côté à l'émigration et de l'autre à l'immigration avant d'instaurer des accords sur le plan bilatéral.

Au Maroc, la migration a pris une grande importance dans les domaines politiques, socioculturels et économiques du pays. La décennie 1900-2000 est marquée par la création :

- du Ministère chargé des Affaires de la Communauté Marocaine à l'Etranger
- de la Fondation Hassan II pour les Marocains Résidants à l'Etranger (MRE). Cette dernière ayant pour objectif de préserver et renforcer les liens qui unissent les marocains de l'extérieur avec leur pays d'origine et de les aider à surmonter les difficultés de l'émigration.
- la banque Al-Amal créée le 28 Mars 1989, banque d'investissements dont les interventions concernent en priorité les MRE

De son côté, l'Espagne débute la décennie par :

- l'application du système de visas aux ressortissants marocains
- la mise en place de grandes opérations de régularisation de la situation des étrangers
- l'adoption de la politique des quotas annuels des travailleurs étrangers extra-communautaires
- la création de structures et d'organismes nouveaux chargés de l'immigration. On pensera notamment aux bureaux des étrangers en 1991 ou à l'observatoire permanent de l'immigration (OPI) en janvier 1997.

Les deux pays s'adaptent à l'échelle nationale à la situation nouvelle en matière de phénomènes migratoires. Effectivement durant

la décennie 1990-2000, les effectifs d'étrangers en Espagne ont plus que doublé. Les marocains installés en Espagne sont alors passés de 16 615 en 1990 à 199 782 en 2000. Pour cette même période, la part des marocains sur l'ensemble des effectifs étrangers résidant en Espagne est passé de 4% à 22%. Le phénomène migratoire mettant en jeu deux pays (un émetteur et un receveur), le Maroc et l'Espagne décident alors de renforcer leurs accords sur le plan bilatéral pour répondre à la situation :

- Traité de l'Amitié, de Bon voisinage et de Coopération en 1991
- Accord relatif à la circulation des personnes, dit «accord de réadmission», février 1992
- Accord en matière de séjour et de travail, février 1996
- Cinq accords de coopération en matière judiciaire, juillet 1997
- Accords en matière d'emploi (septembre 1999 et juillet 2001)

Ainsi, conscients de la situation et des liens incontestables qui unissent leur deux pays, un climat de dialogue s'est instauré pour répondre aux besoins des personnes concernées par le phénomène migratoire. Des soutiens ont été apportés au niveau de leurs conditions de départ, d'accueil et de séjour que ce soit en termes juridiques, économiques mais aussi culturels.

Effectivement plus qu'au niveau de simples accords économiques (concernant les contrats et conditions de travail ...), chacun des deux pays a aussi cherché à intervenir au niveau culturel. Effectivement, on a déjà évoqué l'importance du respect de la culture de l'autre, la nécessité de l'attention portée à cette dernière. Car c'est par la connaissance et la reconnaissance de ce qui constitue la culture de cet autre avec qui je cohabite que la compréhension et la coexistence pourront s'exercer pleinement et dans de bonnes conditions. Il n'est pas surprenant que le Maroc ait créé la Fondation Hassan II qui déploie des activités conséquentes sur le plan culturel, religieux et éducatif et qui fournit une assistance humanitaire, sociale et juridique aux marocains résidants à l'étrangers. Mais l'Espagne aussi s'est beaucoup investie dans le respect et l'ouverture à la culture de l'autre que ce soit au niveau linguistique ou religieux.

On peut notamment évoquer l'ELCO (enseignement de la culture et de la langue d'origine). Il s'agit d'une constante psychopédagogique recommandée par les spécialistes en matière d'immigration et d'éducation.

Ce système fut mis en marche en 1995 en Espagne mais la Communauté Autonome d'Andalousie fut pionnière à ce sujet en l'expérimentant dès 1993. Comme le précise l'Assemblée d'Andalousie, « l'élève étranger inséré dans le système éducatif dispose de références culturelles distinctes, certaines provenant de son entourage familial et d'autres de son environnement scolaire. Dans de telles situations, il est important que ne se produise pas une désagrégation de ces référents. Pour cela, l'élève doit percevoir que l'on donne à sa langue et à sa culture d'origine l'importance qu'elles méritent, parce qu'il est favorable qu'il ait un bon apprentissage de ces dernières pour accéder à une meilleure compréhension de ses référents culturels ». Les objectifs de l'apprentissage de la langue et de la culture d'origine sont différents en Espagne que ceux développés dans les années 70 en Europe. En France et en Hollande, il s'agissait davantage de garantir une possible réintégration dans le futur des enfants des familles immigrées dans le pays d'origine alors que l'Espagne ne voit pas cet apprentissage comme un moyen d'envisager une réinsertion future dans le pays d'origine mais plutôt comme un moyen d'éviter les éventuels problèmes dans l'intégration et le développement personnel des immigrés dans le pays d'accueil. Outre l'enseignement de la langue d'origine, il est indéniable que l'initiation à la langue du pays d'accueil est également développée pour envisager une meilleure insertion dans la société d'accueil. On peut alors faire référence aux ATAL (ateliers temporaires d'adaptation linguistique) qui présentent eux aussi deux versants : l'acquisition de l'espagnol d'une part et l'apprentissage de la culture hispanique de l'autre. Mis en marche au cours de l'année scolaire 1997-1998 dans deux localités andalouses (El Ejido et Roquetas de Mar) pour répondre aux nécessités linguistiques des enfants d'immigrés travaillant dans le secteur agricole, le dispositif s'étendit progressivement jusqu'à être reconnu comme instrument éducatif en 2001.

Ces quelques exemples témoignent donc de la volonté de l'Espagne (et dans notre cas plus particulièrement de l'Andalousie) de s'ouvrir à cet autre qu'elle accueille, que ce soit en lui donnant accès à la culture espagnole tout autant qu'en lui permettant de continuer à vivre la sienne. Ceci s'observe bien évidemment au niveau linguistique et éducatif comme on vient de le démontrer (Plan Andalou de l'Education des Immigrants en 2001), mais aussi au niveau religieux. En effet, la promulgation de la loi organique sur la liberté religieuse du 5 juillet 1980 eut pour conséquence la

reconnaissance de l'Islam comme une religion d'enracinement notoire «pour sa tradition séculaire et son importance dans la formation de l'identité espagnole » et douze ans plus tard fut d'ailleurs créée la Commission Islamique d'Espagne.

Ainsi, on constate que la question migratoire est avant tout une question duale. Elle met en jeu deux pays, l'un émetteur d'individus, l'autre receveur. Les rapports entre Maroc et Espagne restent encore complexes. Même si des mesures ont été prises par les deux pays pour améliorer leurs relations et pour développer un climat de respect et de dialogue, il n'empêche que les problèmes du passé colonial (domination, destruction, problèmes territoriaux) restent ancrés dans l'imaginaire collectif. Entre respect, méfiance et rejet, l'attitude et la vision de l'un par rapport à l'autre restent bipolaires et bien souvent contradictoires.

Cette vision macro nous a permis de prendre conscience de la situation à l'échelle nationale, mais aussi à l'échelle de l'Andalousie. Les rapports entre les deux pays sont alambiqués de par leur proximité géographique et leur passé commun. La question migratoire – comme dans bon nombre d'autres pays – est brûlante surtout actuellement avec la crise que traverse l'Espagne. En effet, avec la récession et la flambée du chômage, l'attitude envers les immigrés s'est montrée plus hostile. Cependant, Santiago Pérez-Nievas (professeur de sciences politiques à l'université autonome de Madrid) tempère la situation : «Je ne crois pas que les immigrés soient des boucs émissaires. Cependant, le sentiment de compétition a augmenté dans le monde du travail. Auparavant, le marché était extrêmement segmenté, bien plus que dans le reste de l'Europe : les étrangers occupaient les postes dont les Espagnols ne voulaient pas». Or aujourd'hui, avec la crise et ses 20% de chômeurs, l'essentiel est désormais d'avoir un emploi, quel qu'il soit...

Les relations entre les deux pays et la situation à l'échelle macro influencent irrémédiablement sur les rapports qu'entretiennent les deux communautés une fois qu'elles cohabitent sur le même territoire. Quel est le statut et la place accordés aux Marocains vivant à Séville ? Sont-ils le reflet des relations et des opinions perceptibles à l'échelle nationale ?

III - ETUDE DE CAS : SEVILLE ET LA POPULATION MAROCAINE

Pendant la décennie 80, la ville de Séville ne constituait ni une destination finale ni une destination significative pour les immigrés maghrébins, dans la mesure où elle se trouvait éloignée des circuits habituels empruntés par les migrants. De plus, les réseaux sociaux d'attraction des immigrants y étaient pratiquement inexistantes. Cependant, la nomination de Séville comme capitale de l'exposition universelle de 1992 eut un impact important sur la ville, tant par l'apport de capitaux étrangers que par la remodelisation de grandes franges urbaines et le tracé de nouveaux réseaux viaires. La construction du site de l'exposition sur l'île de la Cartuja, tout comme la célébration de l'exposition en tant que telle, ont constitué une période d'augmentation du travail disponible. L'exposition marqua un point d'inflexion important en ce qui concerne la présence des immigrants dans la ville dans la mesure où l'événement a attiré une population migrante qui jusque-là avait occulté cette destination.

A la promesse de travail découlant de l'exposition universelle de 1992 s'ajoute le processus extraordinaire de régularisation des étrangers de 1991 qui contribua à intégrer Séville aux réseaux d'immigration, attirant de nombreux africains du nord, parmi lesquels un grand nombre s'installa définitivement dans la ville.

1 - L'IMMIGRATION MAROCAINE A SEVILLE

Séville est une aire métropolitaine ne présentant pas une forte demande de main d'œuvre étrangère (à l'exception du secteur du service domestique). Pour cela, elle ne représente pas une grande attraction pour les immigrants.

Comme partout, il est très difficile de connaître le nombre exact d'immigrés maghrébins réguliers et irréguliers installés à Séville. Selon les données de la thèse de Tarres Chamorro, *Inmigrantes extranjeros asentados en Andalucía : estrategias adaptativas de la comunidad magrebí de Sevilla* (enquête réalisée de 1996 à 2000), le taux de clandestinité avoisinait les

22.46% et touchait tant les hommes que les femmes, même si il était plus important chez les premiers. Cela s'expliquait par divers facteurs :

- l'entrée irrégulière sur le territoire (la présence des hommes y est plus importante que celle des femmes)
- la perte du permis de travail (permiso de trabajo) ou de la carte de séjour (permiso de residencia) pour divers motifs (incapacité à pouvoir le revalider à temps par manque de ressources...)

Les femmes qui se trouvent en situation irrégulière sont minoritaires puisque leur régularisation est fréquente grâce au travail (domaine du service domestique). Par ailleurs, bon nombre d'entre elles arrivent à Séville par le biais du regroupement familial, de la sorte elles disposent d'une carte de séjour.

A partir de 1991, l'obtention d'un visa pour entrer sur le territoire espagnol devint obligatoire pour tous ceux qui provenaient d'Afrique du nord, ceci eut pour conséquence l'augmentation des immigrants marocains entrant sur le territoire de manière clandestine (en pateras, cachés dans des camions de transport...).

L'immigration marocaine est la plus ancienne de la ville (22.61% des immigrants marocains étaient résidents à Séville avant 1991). Au cours de la décennie 1990-2000, deux moments importants d'installation des immigrants sont observés :

- le premier coïncide avec le processus de régularisation des étrangers datant de 1991 et la célébration de l'exposition universelle de en 1992
- le deuxième correspond aux années 1996-2000, où les jeunes hommes maghrébins qui arrivaient à Séville étaient seulement de passage et où la ville se transformait en un vaste lieu de transit vers d'autres provinces qui offraient plus de travail (Huelva...).

Aujourd'hui encore, Séville reste principalement un lieu de passage pour les immigrants qui se dirigent vers d'autres zones ,où la demande de main d'œuvre, agricole notamment, est plus importante (Huelva, Extremadura...). La plupart des immigrants maghrébins à Séville n'ont pas choisi la ville comme première destination mais proviennent d'autres lieux de la péninsule. Les immigrants qui décident quant à eux de s'installer à Séville sont, pour la majorité, des résidents régularisés qui vivent en familles regroupées. Effectivement, peu nombreux sont les immigrants récents qui

sont arrivés illégalement en pateras (embarcations de 4 à 8m de long dans lesquelles pouvaient voyager jusqu'à 60-80 personnes avec le risque constant de naufrage).

Il est indéniable que les migrations constituent des flux de populations multiples et changeants. Cependant, connaître les caractéristiques sociodémographiques de la population immigrante (sexe, âge, état civil, répartition géographique, activités...) est fondamental pour la compréhension de cette dernière comme nous l'avons déjà vu.

Qui sont ces immigrants marocains qui ont fait le choix de s'installer à Séville ?

2 - CARACTÉRISTIQUES SOCIO-DÉMOGRAPHIQUES DES IMMIGRÉS MAROCAINS A SÉVILLE.

A/ PROVENANCE

Les immigrants marocains résidant à Séville proviennent principalement de la région de Yebala (Tanger, Tetouan, Chauen, Larache). Ils représentent 37.89% des immigrants marocains à Séville. Ensuite, on trouve les communautés provenant de la région du Rif oriental (provinces de Nador, Oujda, Taza). Ces derniers représentent 15.22% du collectif marocain immigré. Parmi les premiers prédominent marocains parlant arabe tandis que les seconds sont en majorité berbères.

Ils'agit d'une immigration qui provient tant d'aires rurales qu'urbaines, bien que parmi les originaires du Rif oriental prédominent les immigrants venant d'aires rurales. On observe de même un certain équilibre en ce qui concerne le sexe des immigrants. Parmi les femmes on distingue une légère prédominance des immigrées provenant des villes, et plus spécialement du prolétariat urbain.



Le collectif immigré dans les rues de Séville



B/ GENRE ET ÂGE

Depuis les dernières années, on observe :

- une hausse progressive des marocains dans la province de Séville, plus spécialement dans les zones où prédominent les travaux agricoles
- une hausse de la présence des femmes immigrées dans la ville de Séville

Dans l'ensemble, la population nord-africaine installée à Séville représente un collectif jeune composé de personnes en âge de travailler (62.4% ont entre 20 et 40ans). Les hommes sont prédominants au sein du collectif marocain immigré bien qu'on note depuis quelques années une tendance à la hausse de la proportion de femmes. L'offre de travail proposée par la ville de Séville est relativement faible et se concentre essentiellement dans le secteur des services (plus particulièrement le service domestique). Compte tenu de l'offre présente en ville, la femme immigrée se révèle être celle qui a le plus de possibilités de s'insérer dans le marché de l'emploi, alors que l'homme a davantage tendance à se disperser dans la province de Séville à la recherche de travail (cf. saisonniers agricoles, serveurs...).

C/ GROUPES DOMESTIQUES

Le profil des immigrés marocains actuels correspond à ce qui se nomme en espagnol « *los inmigrantes derivados* », c'est-à-dire des immigrés possédant de la famille, des amis, des connaissances issus de la première génération du cycle migratoire (les « *primo-inmigrantes* »).

Un pourcentage élevé (50% en 1996, 63% en 2000) prétend d'ailleurs vivre avec une personne de sa famille (proche ou éloignée) ou bien avec des amis ou des connaissances issus du même quartier ou du même village d'origine.

L'équilibre et la stabilité du collectif immigré marocain est dû à l'existence de familles complètes. La taille moyenne d'une unité familiale est composée de 3 enfants ou plus pour une famille d'immigrés exclusivement et d'un seul enfant en moyenne pour une famille mixte. On observe une tendance à la diminution du nombre d'enfants parmi les immigrés, surtout

dans les familles où la femme occupe un emploi.

Dans l'ensemble, 45.59% du collectif immigré marocain est marié. Cependant il convient de préciser que ce chiffre varie selon les sources (cf. les données trouvées dans la thèse rédigée par Tarres Chamorro ne sont pas les mêmes que celles de l'état civil. En effet, les hommes mariés dans leur pays d'origine mais qui se déclarent en Espagne comme «célibataire» ne figurent pas dans le registre d'état civil comme « marié », tout comme les couples qui se sont mariés selon le rite religieux sans s'inscrire sur le registre d'état civil). Parmi les immigrés mariés, un pourcentage élevé (environ 75%) vit avec tout ou partie de sa famille (couple et/ou enfants). Cette tendance atteste la thèse de l'équilibre du collectif immigré.

La fin des années 90 se caractérise par une augmentation du regroupement familial en Espagne et un maintien des familles monoparentales, formées essentiellement par la mère et ses enfants. La tendance selon laquelle les femmes divorcées ou veuves sont plus nombreuses que les hommes dans la même situation se maintient. Si on additionne les femmes veuves et divorcées aux femmes seules, la présence de femmes immigrées sans liens matrimoniaux atteint 51.92% (soit un chiffre proche de celui des hommes dans la même situation, 50.73%).

Cette période est également marquée par un pourcentage en hausse des familles mixtes. En 1999, on pouvait compter 14.36% de femmes espagnoles mariées avec un homme marocain et 10.14% d'hommes espagnols mariés avec une femme marocaine. Trois quarts des mariages mixtes sont constitués d'une femme espagnole avec un homme marocain mais on constate une hausse du cas contraire depuis quelques années. Les mariages mixtes sont plus habituels avec les immigrés qui proviennent de grandes aires urbaines (Tanger, Tetouan, Fes, Casablanca...), les immigrés provenant d'aires rurales faisant davantage preuve d'une certaine endogamie (ils arrivent seuls à Séville et se mettent à la recherche d'une épouse parmi leurs compatriotes immigrés ou bien dans le pays d'origine). Le mariage mixte constitue une forme de mobilité sociale des immigrés. En effet, c'est un indicateur social important pour mesurer le degré d'intégration des immigrants dans la société d'accueil (intégration socio-économique, décision de s'installer dans la ville...).

Le volume de mariages mixtes marocain/espagnol à Séville (environ 23% en 1996 et 21% en 2000) est supérieur :

- au 9.8% de mariages mixtes qui s'observent dans la totalité de la province de l'Andalousie en 1996 en ce qui concerne les immigrés africains.
- au 14.4% de mariages mixtes réalisés à Séville par l'ensemble des immigrés (tant africains qu'européens, asiatiques ou américains).

Ce chiffre peut s'expliquer par la confluence de divers facteurs (l'amour, le haut taux de tolérance sociale ou encore la conception selon laquelle l'état naturel de l'homme est le mariage). Par ailleurs, il convient de rappeler que le mariage augmente les possibilités de régularisation et rend l'acquisition de la nationalité espagnole plus rapide.

Au cours des dernières années, le taux de mariages mixtes a diminué, ceci est dû non seulement à une baisse de la célébration de mariages mixtes mais aussi à une augmentation des divorces et séparations parmi les mariages déjà existants.

La pratique de mariages de convenance ou payés par avance a baissé à mesure que la législation s'est durcie sur le sujet (cf. Résolution du Conseil du 4 décembre 1997 sur les mesures à adopter en matière de lutte contre les mariages de complaisance). Ainsi en 2000, il était nécessaire de prouver un an minimum de vie commune pour pouvoir accéder à l'exonération de visa de résidence (cf. règlement d'exécution de la loi organique 4/2000 du 11 janvier), une obligation préalable à la régularisation de la situation juridique.

Comme nous le précisons plus haut, la plupart des immigrés vivent au sein de familles. La taille moyenne d'une unité familiale est composée de 3 enfants ou plus pour une famille d'immigrés exclusivement et d'un seul enfant en moyenne pour une famille mixte. On observe une tendance à la diminution du nombre d'enfants parmi les immigrés, surtout dans les familles où la femme occupe un emploi.

*Témoignage de Yousra El Kadaoui Tahiri , étudiante à l'ETSAS,
originaire de Tétouan et vivant depuis plusieurs années à Séville (2011)*

« Pour expliquer un peu les raisons pour lesquelles je suis venue étudier ici à Séville, je vais devoir raconter l'histoire depuis le début. J'étudiais auparavant dans un collège public de Tétouan au Nord du Maroc. Nous étudions l'arabe et le français et nous avions la possibilité de choisir une autre langue et en avoir des cours de 2heures/semaine. On pouvait choisir entre l'anglais et l'espagnol. J'ai choisi l'espagnol. Non pas pour l'apprendre mais parce que c'était beaucoup plus facile de réussir puisque nous vivions à peu de kilomètres de Ceuta et que nous, les habitants de Tétouan, on avait donc la chance de se défendre plutôt bien en espagnol.

J'ai toujours profondément su que je ne voulais pas faire mes études supérieures au Maroc. Je voulais vivre une expérience distincte de tout ce que j'avais pu expérimenter jusqu'à mes 18ans. Je voulais me rendre dans un endroit où je pourrais être indépendante pour prendre mes propres décisions. L'une de mes soeurs étudiait à Pampelune et à cause de cela, elle ne rentrerait que très peu à la maison (seulement pendant les grandes vacances). C'est pourquoi moi j'ai décidé de partir étudier hors du pays mais suffisamment près pour pouvoir rentrer chez moi dès que j'en avais envie.

C'est ainsi que commença mon aventure universitaire ici à Séville. Je n'avais aucune famille vivant ici. J'ai donc décidé de louer un appartement en colocation, appartement qu'il ne fut pas toujours facile de partager puisque venant d'une culture assez différente, ça ne se passait pas toujours bien avec mes collocataires.

Mais finalement, ce fut ce genre de cohabitations qui m'ont fait murir et grandir en tant que personne. Et je crois qu'au final, ce sont toutes et chacune des personnes que j'ai connues au fil de ces années passées ici qui ont contribué à faire de moi ce que je suis ».

*Témoignage de Oumkeltoum Ouazzani , étudiante à l'ETSAS,
originaire de Tanger et vivant depuis plusieurs années à Séville (2011)*

« Je suis venue vivre à Séville pour deux raisons : par élimination et parce que je voulais être près de chez moi. Séville me paraissait être une ville authentique. En Andalousie, c'est celle que je préférais parmi les trois villes qui proposaient des études en architecture. Grenade était pleine de marocains (et moi je voulais vivre quelque chose de différent) et Malaga ne me paraissait pas aussi authentique et je n'aimais pas beaucoup cette ville. J'ai donc décidé de venir à Séville parce qu'y venait également d'autres de mes amies et n'ayant que 17ans à l'époque, je ne voulais pas être totalement seule. La vérité c'est que je me suis trompée..

De Madrid à Tanger, il faut beaucoup moins de temps en avion que de Séville à Tanger parce qu'il existe une ligne directe depuis la capitale. Je me suis trompée aussi en voulant être avec mes amies de Tanger parce que les choses changent. Certains commencent à rencontrer des nouvelles personnes, les gens changent et les affinités aussi. Si bien qu'au final, les raisons pour lesquelles j'étais venue ici n'étaient plus valides.

Mais parallèlement, sont apparues des choses inespérées. C'est une ville jolie, les gens y sont agréables, le temps parfait et à l'université - même l'école est très désorganisée - tu peux rencontrer des professeurs extraordinaires qui te font aimer tes études et qui font que tu ne regrettes pas le choix de l'architecture. Mais il y a d'autres points qui font que tu peux en venir à hair cette école parfois. Mais je suppose que cela arrive dans tous les lieux et dans tous les pays.

Si je devais parler de mon histoire personnelle depuis que je suis arrivée ici, je parlerais de faits concrets. Avoir sa famille au Maroc, avoir ses cousins étudiants à Paris, avoir son copain dans une autre ville (Valence) et être à Séville était très difficile. Toutes les personnes qui comptaient pour moi étaient loin. Ce qui fit que jamais je ne me suis sentie vraiment bien dans cette ville. Il y eut des moments où je l'ai même détestée.. Moi, j'étais physiquement ici, mais mon esprit était constamment ailleurs. Skype, le téléphone, facebook étaient comme une seconde vie ».

LES ENFANTS

En général, les enfants âgés de moins de 14ans sont scolarisés, et environ 80% d'entre eux dans des établissements publics. L'élève d'origine marocaine est le plus nombreux parmi les étrangers dans les écoles andalouses et son nombre est celui qui a connu la plus grande augmentation ces dernières années. Cependant, il convient de préciser que la part des élèves marocains, sur l'ensemble des élèves de nationalité étrangère scolarisés en Espagne, baisse au fur et à mesure que l'on progresse vers les cycles supérieurs de l'enseignement obligatoire.

LES ADULTES

La plupart des immigrés proviennent d'aires rurales ou du prolétariat urbain et ont un niveau faible d'études. Ceux qui proviennent des aires rurales ont un niveau d'études inférieur à ceux qui proviennent des villes tant dans la langue d'origine qu'en espagnol et ils présentent plus de cas d'analphabétisme. Les classes moyennes marocaines (environ 10% du collectif immigré) correspondent aux étudiants et à ceux qui ont immigré pour divers motifs parmi lesquels les raisons économiques ne sont pas prioritaires.

Dix pour cent des marocains installés à Séville ont fait des études secondaires ou universitaires. Au cours de l'année universitaire 1997-1998, 119 marocains se sont inscrits à l'université de Séville contre 291 pour l'année 1999-2000, soit une augmentation de 40.9%. La plupart s'orientent vers des études supérieures techniques. En 2000, 14% des cartes de séjour ont été accordées dans la province de Séville pour des étudiants.

On note un meilleur niveau d'études chez les femmes maghrébines jeunes que chez les hommes du même groupe d'âge, alors que les taux d'analphabétisme sont plus élevés chez les femmes de plus de 45ans originaires de milieux ruraux.

E/ OCCUPATION PROFESSIONNELLE

Avant de se pencher en profondeur sur le sujet, notons qu'on remarque une occupation prédominante chez les femmes alors que chez les hommes s'observe une certaine variété, ces derniers s'étant diversifiés surtout depuis la fin des années 90.

e/ 1- Les femmes et le service domestique

Le service domestique constitue l'activité professionnelle la plus habituelle pour les femmes immigrées marocaines, indépendamment de leur niveau d'études. Ceci s'explique par le fait que l'offre de travail à Séville est essentiellement centrée sur le secteur des services et plus particulièrement sur le service domestique et l'aide aux personnes âgées. L'accès au marché du travail du service domestique s'établit, la plupart du temps, à travers des réseaux de relations qui existent entre les immigrées entre elles et entre elles et la société d'origine.

Les femmes marocaines mariées avec toute leur famille installée à Séville se définissent elles-mêmes comme les « *âmes de la maison* » dans la mesure où elles consacrent la plupart de leur temps à s'occuper de leur famille. Ceci se note essentiellement dans les familles berbères provenant du Rif ; en agissant ainsi, elles conservent les règles et coutumes du pays d'origine. Bien qu'une partie d'entre elles réalisent des travaux salariés hors du foyer (généralement des services de ménage à l'heure), elles ne considèrent pas cela comme « *un véritable travail* », dans la mesure où le salaire ne constitue pas une part significative de l'économie familiale.

« *Celles qui proviennent de zones rurales tendent à maintenir les valeurs et comportements traditionnels. [...] Si elles acceptent un travail rémunéré, elles le considèrent comme une rétribution pour le bien-être de leur famille, sans modifier leur statut, ni leurs principes* ». LOSADA CAMPOS Teresa, La mujer marroquí en España, 1993

En général, à Séville, la femme immigrée est active, dynamique, entreprenante. Elle s'organise parfois en groupes d'aide pour trouver du travail ou même pour revendiquer des droits ou des aides sociales, comme

c'est le cas de l'association des femmes immigrées marocaines AMAL Andaluza créée en 1995 et possédant son siège dans le Centre Taracea (Institut andalou de la femme).

e/ 2- Les hommes et leurs activités professionnelles : travaux agricoles et commerce

Ces dernières années, le marché du travail des immigrés marocains a souffert d'un changement significatif. En 1996, 45% des immigrés marocains se dédiaient à la vente ambulante alors qu'ils n'étaient plus que 13% en 2000. On note une augmentation des travailleurs non spécialisés qui travaillent « *dans ce qui vient* » (« *trabajo en lo que salga* »). Ils représentent 30% des immigrés marocains étant dans la vie active. Il devient habituel pour les immigrés d'occuper diverses activités simultanées : maçonnerie, vente, restauration...

On pourrait établir une division en deux des activités professionnelles occupées par les immigrés selon la temporalité dans la ville :

- ceux qui occupent une permanence périodique dans la ville : en hiver, ils restent à Séville et le reste de l'année suivent les cycles agricoles.
- ceux, moins nombreux, qui maintiennent une résidence continue dans la ville (petits commerçants, salariés, étudiants...).

Ceux qui travaillent comme **SAISONNIERS DANS LES TRAVAUX AGRICOLES** ont coutume de s'organiser en groupes de 4 à 6 personnes, généralement originaires de la même région dans le pays d'origine et ils prennent l'habitude d'aller travailler dans les mêmes lieux année après année. Il existe deux routes principales : celle de l'Andalousie et celle de la Catalogne. Ceux qui restent en Andalousie travaillent de mars à décembre approximativement et se dédient à la cueillette des fraises à Huelva, le ramassage des asperges et de la tomate à Grenade ou des olives à Jaén. Ils rentrent à Séville pour l'hiver et y travaillent ensuite en s'attelant à de petits boulots. Il peut s'agir de petits travaux de maçonnerie ou d'activités liées à la vente etc... Ces immigrés marocains ne se définissent pas comme agriculteurs mais davantage par l'activité qu'ils développent en ville bien que le travail aux champs soit leur principale source de revenus.

Ceux qui restent toute l'année à Séville peuvent être divisés en deux grands sous-groupes :

- **« LES PROFESSIONNELS »** (médecins, professeurs, architectes...)
- **CEUX QUI SE CONSACRENT AUX ACTIVITES COMMERCIALES**

« LES PROFESSIONNELS »

Ils représentent un pourcentage réduit (3%) parmi les immigrés maghrébins. Ils sont représentés tant par des hommes que par des femmes (les hommes étant légèrement plus nombreux) qui ont réalisé leurs études universitaires en Espagne et qui sont restés sur le territoire pour exercer leur profession. La plupart du temps, ils vivent en famille dans des quartiers convenables de Séville (Nervión, Heliopolis...). Leurs relations avec les autres immigrés sont rares et se réduisent souvent aux fêtes signalées par le calendrier musulman (ramadan, fête du mouton...), sauf pour les immigrés qui travaillent au sein d'ONG telles que Sevilla Acoge ou encore l'ATIME (association de travailleurs et d'immigrants marocains en Espagne).

LE COMMERCE dans lequel on peut effectuer une division selon l'occupation commerciale effectuée.

LA VENTE AMBULANTE

On appellera vendeurs ambulants ceux qui se consacrent à la vente directe hors locaux commerciaux, avec une grande autonomie personnelle et qui exercent leur activité en se déplaçant d'un lieu à un autre, sans être liés à un établissement fixe. Il s'agit bien évidemment d'un travail avec une très faible reconnaissance sociale, des horaires indéterminés et une rémunération la plupart du temps insuffisante pour vivre décemment.

- Les vendeurs ambulants irréguliers (sans licence).

Parmi ces derniers se trouvent bien évidemment ceux qui établissent leurs postes de vente directement dans la rue et qui sont prêts à les ramasser si la police arrive. On distingue ceux qui transportent leurs marchandises dans un grand sac de voyage et qui l'exposent sur un drap, une toile ou une nappe directement sur le sol de ceux qui transportent leurs marchandises dans une valise d'exposition. Cette activité est le plus souvent réalisée en

groupe, ses différents membres ayant l'habitude de partager un même logement en location.

Dans cette catégorie, on dénote aussi ceux qui parcourent les rues des villages en offrant leurs produits (tapis, montres...) de maison en maison, même si ces derniers ont fortement diminué jusqu'à pratiquement disparaître à la fin des années 1990.

La vente ambulante est une occupation empreinte d'une grande instabilité et d'une mobilité élevée. Elle constituait l'occupation la plus fréquente des immigrés marocains (surtout ceux en situation irrégulière) jusqu'à la moitié de la première partie des années 90. Cette activité correspondait avec les premiers moments de leur séjour dans la ville. En effet, à Séville, on observe deux manières de commencer son installation. Soit, l'immigrant ne détient aucune forme de ressources économiques et peut commencer par la vente d'articles prêtés par d'autres immigrants ; soit il dispose d'un petit capital (qu'il l'ait apporté du pays d'origine pour survivre durant les premiers moments de l'immigration ou qu'il l'ait acquis par le moyen de son travail) et il peut alors acheter des produits et les vendre dans divers endroits de la ville en se mettant à son compte ou en groupes avec d'autres immigrants. Dans les deux cas, il est nécessaire que l'immigrant ait un contact dans la ville (famille, ami, voisin...). Il n'est pas rare que les immigrés récemment arrivés nouent des contacts et des relations d'amitié avec d'autres immigrés après s'être dirigés vers la mosquée.

Ce type de vente ambulante a baissé de façon significative jusqu'à disparaître chez les immigrants marocains dans la seconde moitié des années 90. Ils se dédient aujourd'hui à cette activité uniquement en cas d'extrême nécessité et expliquent cette baisse par une chute des ventes à la suite de la crise économique qu'a traversé la ville après l'exposition universelle de 1992.

Depuis le milieu des années 90, on observe d'ailleurs dans le domaine de la vente ambulante une substitution des maghrébins par d'autres collectifs immigrés. Il s'agit principalement de populations sud-américaines (péruviens, colombiens) ce qui coïncide avec l'augmentation de ces populations à Séville, mais aussi d'immigrants venus d'Europe de l'est,



Mercado «Charco de la Pava»



Mercado «El Duque»



Mercado de la Calle Feria



*Boutiques d'artisanat
(quartier Feria)*



population qu'il est fréquent de voir nouant directement avec la mendicité ou encore immigrants venus d'Afrique noire.

- Les vendeurs avec licence.

Ces vendeurs possèdent une licence municipale pour vendre dans les différents marchés de la ville (« El Duque », marché de calle feria tous les jeudis, marché « Charco de la Pava » les samedis et dimanches matins) ainsi que dans les marchés limitrophes. Ces travailleurs présentent une plus grande stabilité que les précédents, et souvent, il s'agit d'affaires de famille dans laquelle travaillent différents membres. On y trouve ceux qui sillonnent la région en suivant le calendrier des ferias, Séville constituant leur point de référence, le lieu où ils reviennent en hiver. Quand ils parcourent le chemin des ferias, ils ont l'habitude de voyager par groupe de 3/4 personnes. Ils partagent les frais de licence de la mairie de la localité où se célèbre la feria tout comme les frais de nourriture et ils ont l'habitude de dormir à l'intérieur du véhicule qu'ils utilisent pour leurs déplacements.

PETITS ENTREPRENEURS

Ils désignent ceux qui vivent en permanence dans la ville. Ils possèdent un niveau de revenus plus élevé que les groupes antérieurs, et à certaines occasions, ils offrent du travail aux autres immigrants (surtout à ceux suivant les cycles agricoles).

- Les petits magasins/entrepôts

Il s'agit de ceux qui possèdent des magasins de produits variés, à bas prix, destinés tant aux vendeurs ambulants (maghrébins, subsahariens...) qu'aux différentes boutiques et commerces (bazars, boucheries halal...). Ils servent d'intermédiaires entre les usines, les grands entrepôts, les importateurs et les différents niveaux de vendeurs.

Les propriétaires peuvent être un seul individu ou une société (formelle ou informelle) établie entre 2 ou 3 immigrants. Ils sont la plupart du temps installés en ville depuis plusieurs années et vivent avec leur famille dans un logement dont ils sont propriétaires ou locataires. Souvent, le propriétaire de l'entrepôt emploie d'autres immigrants selon son activité (le plus souvent des immigrants travaillant en suivant les saisons dans le domaine agricole).

Vues sur quelques boucheries halal du quartier de la Macarena



Boulangerie du quartier San Gil
(Centre Historique intra muros)



- Les petits commerces

Il s'agit de petites boutiques, généralement d'alimentation (boucherie halal, boulangerie, bazar...). Le plus souvent, les propriétaires achètent leurs produits à bas prix à des entrepôts situés à Séville (pour la viande rouge halal) ou à proximité de Jerez de la Frontera ou Grenade (pour la viande blanche sacrifiée selon le rite halal).

- Les services

Il s'agit de ceux qui avaient un atelier dans leur pays d'origine et qui, une fois à Séville s'associent pour offrir des travaux de maçonnerie, peinture, plomberie... Dans cette catégorie se trouvent aussi ceux qui travaillent comme salariés dans diverses entreprises de services, par exemple les entreprises de ménage, les cuisiniers, les serveurs...

IMPORTATION/EXPORTATION

Ils ne sont pas très nombreux à Séville mais leur activité est significative. Ils se consacrent à l'importation/exportation de marchandises du monde islamique comme le Maroc, l'Egypte, l'Iran, le Pakistan... Il convient de distinguer :

- Ceux qui possèdent un haut niveau acquisitif et un statut économique élevé parmi le collectif immigré. Ils ont la plupart du temps créé eux-mêmes une entreprise dédiée à l'importation/exportation de ces produits.
- Ceux qui font régulièrement passer par la frontière de Ceuta y Melilla des produits achetés en Espagne et destinés au marché marocain. Cette activité se réalise de manière occasionnelle le plus souvent pour augmenter les revenus.

LES CENTRES D'APPELS, LOCUTORIOS

Parmi les activités commerciales (espace essentiel de référence pour les immigrants depuis la fin des années 1990), on trouve aussi les locutorios telefónicos. Il s'agit de locaux qui offrent des communications téléphoniques à plus bas prix que les traditionnelles cabines téléphoniques ou que les services privés ; et bien que l'usage du téléphone portable soit relativement développé parmi les immigrants marocains, les tarifs à l'international restent

Les locutorios sont très présents dans les différents quartiers de Séville



très élevés. Les locutorios s'affichent alors comme la possibilité de réaliser des appels internationaux et d'acheter des cartes d'appel pour entrer en contact avec la population restée aux pays, mais ils constituent aussi un moyen important de sociabilité.

Les locutorios sont gérés autant par des immigrés (« *Locutorio Marrakech* ») que par des espagnols en régime de franchise bien que dans ces derniers travaillent également souvent des immigrés. L'avantage de ces centres d'appels est tout autant financier que pratique au niveau des horaires d'ouverture continus (du matin jusqu'à la nuit). Ils offrent une connexion internet et la possibilité de virement immédiat d'argent vers n'importe quel pays. Précisons que les montants envoyés par les migrants au Maroc, tout comme le tourisme, sont les éléments majeurs qui contribuent à équilibrer le déficit de la balance commerciale marocaine (en 2000, cet argent envoyé par les immigrés représentait 3% du PIB du Maroc). Les systèmes courants d'envoi et de transfert d'argent restent traditionnels: envoi postal ou remise à un ami qui retourne dans le pays d'origine et qui le remettra en main propre aux destinataires. La disparition progressive des services de virement immédiat à travers les locutorios change peu à peu les règles et coutumes des immigrés.

DIVERS

Dans cette catégorie, nous faisons référence à :

- ceux qui n'ont pas d'occupation claire et définie
- ceux qui occupent une situation de salariés de différents types simultanément (construction, hôtellerie...)
- ceux qui se déclarent chômeurs parce qu'ils n'occupent aucun poste avec un contrat de travail bien qu'ils aient l'habitude de réaliser divers petits travaux occasionnels
- ceux qui travaillent dans des entreprises de sécurité privée (gardiens de nuit, vigiles). En effet, l'article 10 de la Loi sur la Sécurité Privée de 1992 exige que toute personne travaillant dans le domaine de la sécurité, tant publique que privée, soit de nationalité espagnole, si bien que la plupart des immigrés employés en tant que vigile ou gardien ont un contrat de travail en tant que « portier ».

- ceux qui réalisent des activités illégales de plus ou moins grande répercussion sociale (prostitution, vente de drogue, petits larcins...).

Cette énumération plus ou moins exhaustive des professions exercées par les immigrants marocains témoigne de la variété des postes qu'ils occupent. Cette diversité et multiplicité influent de manière significative sur les relations qui s'établissent à l'intérieur du collectif immigré. C'est par exemple le cas pour les règles de résidentialité et de sociabilité chez les femmes. Surtout lorsque celles-ci passent une grande partie de l'année seules pendant que leurs maris suivent les routes du cycle agricole. Ces dernières vont alors chercher à vivre dans des appartements proches les unes des autres ou au moins dans le même quartier. En agissant de la sorte, elles consolideront les réseaux d'aide mutuelle en même temps qu'elles confirmeront la tendance des immigrés à se regrouper dans les mêmes zones d'habitat.

F/ DISTRIBUTION SPATIALE DANS LA VILLE

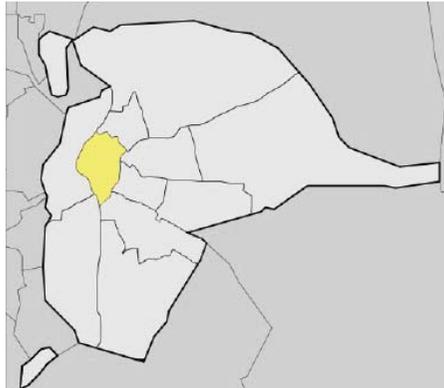
Au moment de choisir un quartier de résidence dans la ville, un critère important apparaît, celui de la proximité avec la famille, les amis. Cette recherche de proximité se traduit non seulement par la concentration des immigrés provenant de la même ville d'origine dans des zones déterminées, mais aussi par l'établissement de règles et coutumes à suivre au moment de partager un appartement.

Une coutume habituelle (surtout pendant les premiers moments du parcours migratoire) est celle de partager un appartement pour les personnes célibataires, sans leurs familles présentes à Séville ou bien de constituer de petites familles monoparentales (cela sous-entendant des changements fréquents de domiciles). Dans ce cas présent d'installation, les immigrés se regroupent souvent parce qu'ils sont de la même région ou du même quartier d'origine et appartiennent au même sexe. Il est très rare cependant que deux familles complètes (ou davantage) vivent dans le même logement.

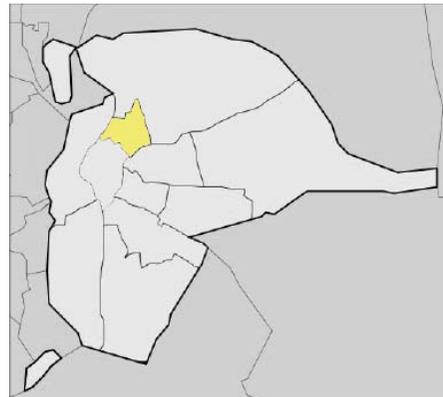
Partager un logement représente une stratégie économique et sous-entend un mode de vie fait des mêmes habitudes comportementales. Comme nous l'explique Hernández CORROCHANO, dans son ouvrage *Mujeres y familia en el Marruecos modernizado*, cette tendance à partager un logement est une pratique très courante dans le nord du Maroc où il est fréquent que des personnes sans lien familial partagent un espace résidentiel sans pour autant représenter un groupe domestique : « *A Tanger, les pièces d'une maison se louent à des personnes indépendantes qui, dans des circonstances déterminées, ont l'habitude de partager le séjour avec 3 ou 4 personnes de plus avec lesquelles elles ne sont généralement pas apparentées. Entre tous les locataires, il n'existe aucun lien, si ce n'est la proximité induite par le logement. Ils y partagent les toilettes et la cuisine* ».

Ceux qui cherchent une aide temporaire par le biais du logement municipal (où ils peuvent rester un maximum de 8 jours) sont minoritaires. Il est beaucoup plus fréquent que les hommes arrivés depuis peu trouvent l'hospitalité durant trois jours dans une mosquée de la ville (temps stipulé pour l'hospitalité en islam). En ce qui concerne les femmes, il est rare

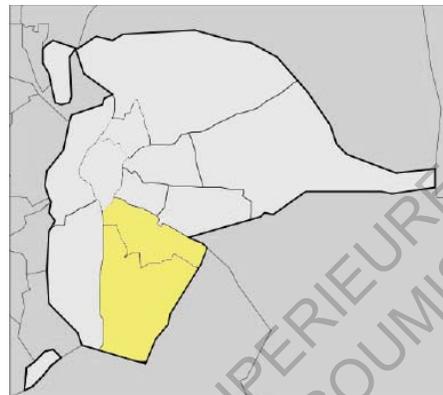
LOCALISATION DES QUATRE GRANDES ZONES DE SÉVILLE REGROUPEANT LE PLUS GRAND NOMBRE D'IMMIGRÉS MAROCAINS



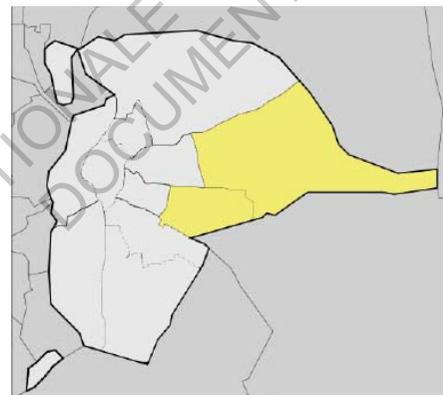
Centre historique



Quartier de la Macarena



District Sud



District Est



Zoom sur les différents quartiers composant le centre historique (en jaune, les quartiers du centre avec la plus grande concentration de marocains)

qu'elles arrivent dans le pays d'accueil sans avoir de contacts auparavant. La pratique pour celles qui travaillent en interne dans le service domestique est de maintenir un second domicile pour les jours libres qu'elles partagent avec d'autres filles maghrébines, de leur famille ou non, et qui, au fil du temps, devient le principal lieu des relations sociales.

Le choix des quartiers de résidence est conditionné autant par la présence des autres immigrants dans ces derniers que par les facilités de communication avec le reste de la ville. En effet, l'usage des transports en commun est fréquent pour les immigrants marocains, surtout pour les femmes. Ils recherchent une relative proximité entre les lieux de résidence et ceux de travail ou de réunion. Chez les hommes, l'usage de véhicules particuliers (voitures, vélos...) est courant, qu'ils en soient propriétaires ou qu'il s'agisse de véhicules prêtés ou partagés.

Les immigrants d'Afrique du nord ne se distribuent pas de façon homogène dans toute la ville comme on va le voir, mais ils se regroupent dans des zones déterminées au sein des différents districts constituant la ville de Séville : à savoir le centre historique, le quartier de la Macarena, le district Est et le district Sud.

*EVOLUTION DES RUES ACCUEILLANT AUTREFOIS
LES DEUX ORATOIRES MUSULMANS :*

CALLE CONDE DE TORREJÓN (QUARTIER FERIA - CENTRE HISTORIQUE) :



Communauté islamique
Sevilla Umma (fin des
années 1990)



La même rue en 2011 :
un nouveau commerce et la disparition de la
communauté islamique Sevilla-Umma

CALLE TORREBLANCA (QUARTIER SAN GIL - CENTRE HISTORIQUE):



Porte de la Mosquée
Masyid Annur en 1997



Porte de la Mosquée
Masyid Annur en 1999



Vue du même lieu en
2011 : la mosquée est
désormais un garage

LE CENTRE HISTORIQUE

Il s'agit du district de la ville avec la plus haute pression migratoire étrangère. Même si la majorité des étrangers qui y sont recensés sont européens (45.1%) et latino-américains (22.5%), la part des originaires du continent africain y est estimée à 17%, parmi lesquels prédominent les marocains.

Les quartiers San Bartolomé, San Julian, San Gil, San Vicente et Feria sont ceux qui supportent la plus grande concentration d'immigrés marocains mais celle-ci devient de moins en moins notable visuellement. Ce district accueillait autrefois les deux oratoires musulmans les plus fréquentés par les marocains :

- La communauté islamique de Séville Umma, près de la Alameda de los Hércules, rue Conde de Torrejón (quartier FERIA)
- L'association culturelle islamique Masyid Annur aussi connue sous le nom de « la mosquée de la Macarena », calle Torreblanca (quartier SAN GIL)

Le centre représente une zone habitée par les classes modestes. La population y est vieillissante car a été soumise au processus de départs d'habitants qui sont partis vivre vers des quartiers extra-muros de la ville où les loyers étaient plus faibles.

A partir des années 1990, les immigrants se sont déplacés vers la Macarena en raison du processus de réhabilitation de la zone dans le cadre du Plan Urbain San Luis-Alameda de Hércules qui a amorcé la réhabilitation de grands espaces urbains dégradés.

LA MACARENA (extra-muros)

C'est le second district le plus peuplé de la ville et le plus étendu regroupant 38 quartiers. Ces derniers ont été construits au cours des décennies 60-70 et sont constitués majoritairement de logements de protection sociale (VPO).

Ces quartiers ont une très grande densité de population, dans certains, on dépasse même le seuil d'entassement. Le niveau d'instruction des habitants y est en dessous de la moyenne de la ville et le taux de chômage y est élevé.



Avenida Doctor Fedriani



Quartier Hermandades



Quartier Cerro del Aguila



Quartier La Doctora Este



Quartier Bellavista



Quartier Los Bermejales

Offrant des appartements à louer accessibles, ce district fut le lieu d'accueil de l'augmentation migratoire de la ville, accueillant autant les immigrants arrivant de l'étranger que ceux qui venaient du centre historique.

La Macarena regroupait, en 2006, 23% des étrangers recensés à Séville (parmi ces derniers, 33% provenaient du continent africain). Les immigrants ont tendance à se regrouper par affinités d'origine comme nous le disions plus haut. Les Marocains prédominent dans les quartiers suivants : El Cerezo, El Torrejón, La Carrasca, La Palmilla, Dr Marañon, Las Avenidas, Los Hermandades et Villegas.

Le district de la Macarena, tout comme le centre historique, accueille une partie significative des étudiants maghrébins (étudiants en médecine, en langue, en pharmacie...) ainsi qu'une grande partie des immigrants irréguliers pour diverses raisons : notamment pour le fait de la haute densité qui fait que leur présence passe inaperçue mais aussi pour les bas loyers et les facilités de transports avec le reste de la ville.

DISTRICT EST

Les immigrés marocains y représentent 16% du total des étrangers recensés. Ils se concentrent dans les quartiers suivants : Los Pájaros, Palmete, Padre Pio, la Negrilla, la Doctora ou encore Cerro de Aguila. Dans ce dernier, les femmes immigrées travaillant dans le service domestique prédominent et s'y partagent des appartements qu'elles louent à plusieurs.

DISTRICT SUD

On y trouve les quartiers périphériques dans lesquels prédominent les étudiants, surtout ceux qui réalisent des études techniques dans la zone et le campus de Reina Mercedes (écoles d'architecture et d'ingénieurs) avec lesquels ces quartiers sont bien reliés.

Les zones comme Bellavista, El Cano, Los Bermejales concentrent la plus grande partie des marocains vivants dans le district.

Pour vivre, les immigrants choisissent les quartiers qui ont reçu une grande partie de l'augmentation migratoire de la ville, que celle-ci provienne de l'intérieur (départ du centre vers la périphérie, migrants andalous provenant d'autres régions...) ou de l'extérieur (migrants revenus en Espagne, migrants étrangers...). Ils optent pour des zones de haute densité où ils ont plus de facilité à trouver un logement, où les loyers sont plus accessibles et où il semble plus facile de se mêler sans se faire remarquer avec la population autochtone.

G/ APPROPRIATION DE L'ESPACE PUBLIC

Les principales zones de résidences des immigrés marocains furent, dans l'ensemble, les mêmes durant toute la décennie des années 90. Cependant, on observe – dans la seconde moitié des années 90 – un déplacement en ce qui concerne les espaces publics de rencontre, c'est-à-dire ces espaces où la présence des immigrés se fait la plus évidente au sein de la société d'accueil.

Durant les premières années de la décennie 90, les principaux espaces publics de réunion se trouvaient dans le centre historique de la ville où se déroulait l'essentiel de l'activité de vente ambulante et où se trouvait la mosquée de la Communauté Islamique de Sevilla Umma (près de la Alameda). Dans la journée, les immigrés fréquentaient des zones comme la Campana, la Plaza del Duque, la Alameda et les alentours de la calle Feria et du quartier San Julian. A la tombée de la nuit, les zones habituelles de rencontre s'étendaient du centre jusqu'à la Plaza de Armas (zone de la gare routière) et quelques rues du quartier de Triana. A cette période, les mosquées et oratoires constituaient l'espace public par excellence. On pense bien évidemment à l'association islamique Masyid Annur (installée dans un garage aménagé) et à la communauté islamique Sevilla Umma (établie dans un appartement particulier). Les mosquées représentent de véritables espaces de développement de la sociabilité, et ce, au même titre que les commerces. En effet, la présence des marocains se concrétise aussi dans les activités commerciales telles que les petites boutiques d'alimentation, les cafés ou les bazars (aux alentours de la plaza

del Pumarejo ou de la calle feria).

L'appropriation de l'espace peut s'interpréter à la fois comme un processus de représentation (se montrer dans la ville) et comme un processus d'incorporation à la société d'accueil (former partie de l'espace commun). Cette appropriation progressive de plus en plus notable au fil du temps est sans nul doute une conséquence de l'installation définitive d'une partie du collectif immigré.

En effet, comme nous le disions, un déplacement et une diversification des espaces publics de rencontre vont se produire dans la seconde moitié des années 90. Cela est dû à plusieurs facteurs : d'un côté à la dynamique propre à la ville (mise en marche du Plan urbain avec remodelisation de certains quartiers) et de l'autre aux différentes étapes du parcours migratoire (processus d'installation définitive). Ceci va entraîner un déplacement des populations vers le quartier de la Macarena et plus particulièrement la zone extra-muros (avenue du Docteur Fedriani, hôpital universitaire de la Macarena, avenue de la Cruz Roja...) où vont venir se concentrer peu à peu les immigrés marocains.

Cette concentration des immigrés marocains dans certaines zones va introduire des changements dans ces quartiers, de telle sorte que la physionomie de ces derniers va se transformer peu à peu. Effectivement, la ville et les quartiers qui la composent sont des espaces dynamiques dont les caractéristiques ne restent pas stables au fil du temps, mais au contraire varient avec celui-ci. Les groupes immigrés constituent l'un des moteurs du changement qu'a connu le quartier de la Macarena. Le collectif immigré est venu s'insérer dans l'espace urbain où pré-existaient d'autres individus. Dès lors, il va donc transformer et adapter progressivement cet espace à ses besoins tant physiques que symboliques. Dans les quartiers vont donc se développer des nouveaux commerces tout autant que des réseaux sociaux d'aides et d'appui mutuel.

C'est le cas, par exemple, des espaces qui entourent les locutorios. Il s'y établit des réseaux de relations. Le locutorio ne constitue pas uniquement un local depuis lequel on téléphone, mais s'y instaure une trame de relations qui connectent, d'une part, ceux restés dans le pays d'origine



Les locaux commerciaux, les cafés, les locutorios constituent des espaces de sociabilité pour le collectif immigré qui s'approprie l'espace public alentour



avec ceux qui ont émigré et d'autre part les immigrés entre eux. Des rapports d'amitié, de parenté ou d'origine commune se mettent en place, au travers desquels circulent des biens, des services ou des informations. Les locutorios apparaissent alors comme des espaces de réunions des immigrés, des lieux où rencontrer ses compatriotes, où parler avec eux en attendant de téléphoner. Ce sont des espaces de circulation d'informations où la sociabilité – et plus particulièrement la masculine – est maximisée. Ces locutorios s'insèrent et forment partie de la trame commerciale que les immigrés ont générée dans le quartier de la Macarena, trame au sein de laquelle se détachent notamment les commerces de l'alimentation (boucheries halal, boulangeries, cafés...).

Les locaux commerciaux constituent en eux-mêmes des espaces d'action sociale où on vend et on négocie, mais aussi où circulent les nouvelles. Ce sont des points de rencontre où l'on peut discuter et prendre un thé. Dans ces différents commerces, la présence des hommes marocains est fréquente, mais on note que celle des voisins autochtones y est peu élevée, ceux-ci ne s'y rendant qu'aux heures de faible fréquentation. Ces commerces témoignent de l'appropriation progressive de l'espace urbain par le collectif immigré. L'usage de la calligraphie arabe constitue l'un des autres signes distinctifs qui s'observe dans les commerces régis par les immigrés et qui contribue à rendre évidente la présence du collectif dans la ville.



Les devantures avec la calligraphie arabe témoignent de la présence du collectif immigré à Séville



Autre indication significative témoignant de l'existence de l'immigré au sein de ville : l'usage de tenues spécifiques. Même si la majorité des immigrants sont aujourd'hui vêtus à la manière occidentale – de la même façon qu'ils le faisaient dans le pays d'origine – on peut observer la montée progressive de ceux s'habillant à la manière islamique dans la ville de Séville, tant pour des raisons religieuses que pour manifester une appartenance identitaire. Ce phénomène est particulièrement observable chez les femmes.

Notons par ailleurs que la femme immigrée marocaine maintient en général les pratiques sociales d'origine en ce qui concerne la relation à l'espace public. Sa visibilité dans la rue reste partielle. Elle se déplace rarement en groupe mais davantage seule ou en couple avec les enfants.

*L'usage de tenues spécifiques :
témoignage de la présence du collectif immigré*



La femme immigrée marocaine et l'espace public



La rue reste, pour elle, la plupart du temps un espace de transit entre le lieu de travail et le foyer ou entre deux domiciles quand elle rend visite à des amies.

Ainsi, on constate que l'usage et l'appropriation de l'espace public est fonction du sexe mais aussi des étapes du parcours migratoire. Au début des années 90, quand la présence des immigrés marocains commence à devenir significative, les mosquées et oratoires du quartier représentent l'espace public par excellence, mais à mesure que l'installation du collectif se fait plus définitive et que le nombre de famille augmente (que ce soit dû au regroupement familial ou à la formation de nouvelles cellules familiales), ces espaces de rencontre vont se déplacer et se concentrer dans les zones extra-muros de Séville.

Cette concentration et ce développement des espaces résidentiels, commerciaux et religieux établissent une série d'éléments de référence en même temps qu'ils contribuent à rendre manifeste la présence du collectif immigré ; présence qui témoigne du processus d'incorporation à l'espace urbain et de l'adaptation des principes cultureux d'origine à la société d'accueil. Progressivement, on passe de l'invisibilité et de l'occultation des premiers moments du trajet migratoire à la visibilité et l'extériorisation au fur et à mesure que l'installation se veut plus enracinée. Tout ce phénomène manifeste une certaine revendication sociale tout autant que l'affirmation publique de la présence de l'immigré qui trouve peu à peu sa place dans la société d'accueil.

3 -LES DEUX VISAGES DU COSMOPOLITISME : REJET ET RESPECT

Nous avons évoqué le profil du marocain immigré à Séville : provenance, occupation professionnelle, installation... Mais l'immigré n'est pas une entité isolée dans la ville. En effet, il se mêle et cohabite avec la société qui l'accueille. Or, comme la partie sur l'appropriation de l'espace public (espace partagé) pouvait nous le laisser entendre, dès lors qu'il y a cohabitation, il y a frottements et relations.

Robert Ezra Park (1864-1944), sociologue américain de la première Ecole de Chicago a analysé les interactions entre les groupes sociaux autochtones et les immigrants. Il distingue quatre étapes, chacune représentant un progrès par rapport à la précédente :

- Tout d'abord, il y a rivalité entre les deux communautés. Forme d'interaction la plus élémentaire, elle se caractérise par l'absence de contact social entre les individus et réduit souvent les relations sociales à une coexistence basée sur les rapports économiques.

- Vient ensuite le conflit, inévitable dès lors qu'on met en présence des populations à la culture différente. Le conflit est positif dans la mesure où il témoigne d'une prise de conscience, par les individus, de la rivalité à laquelle ils sont soumis. De la rivalité qui accordait une « position » à l'individu dans la société, on passe au conflit qui lui assigne une « place ».

- Arrive ensuite le processus d'adaptation, phénomène social qui concerne la culture en général (valeurs, normes, pratiques sociales et culturelles). Les deux communautés demeurent des « rivaux potentiels » et sont conscientes de leurs différences mais elles les acceptent.

- Enfin, en dernier lieu, se trouve selon Park l'assimilation au cours de laquelle les différences entre les communautés s'estompent et les valeurs respectives se mélangent.

On parle davantage aujourd'hui, pour désigner cette ultime étape, d'*acculturation* (ensemble des phénomènes qui résultent du contact entre des cultures différentes), plutôt que d'*assimilation* désignant davantage un processus d'acculturation conduisant à la disparition de la culture d'origine. Effectivement, la disparition de la culture d'origine n'est pas souhaitée (qu'elle soit volontaire ou non). On cherche davantage à maintenir une

bonne cohabitation des deux communautés (chacune respectant la culture de l'autre), tout en mélangeant et adaptant les différents traits culturels. C'est là aussi toute l'ambiguïté du phénomène d'hospitalité.

L'hospitalité met deux « étrangers » face à face sous le même toit. Tous deux sont certes des hôtes mais l'un des deux est l'hôte *extraneus* (qui vient du dehors) alors que l'autre est l'*hôte-maitre* qui peut user, voire abuser de sa qualité d'accueillant. En effet, la relation hôte/hôte est asymétrique car l'hospitalité implique le plus souvent une dépendance de l'accueilli. Dépendance à l'autre - souvent bénéfique et nécessaire- mais dépendance tout de même. La relation entre hostes (celui qui reçoit) et hostis (celui qui est reçu) est ainsi une relation complexe basée sur l'échange mais aussi sur la mise à distance. En effet, l'hospitalité n'a pas pour vocation première l'intégration : intégrer celui qu'on invite reviendrait à le soumettre à nos lois, à exiger sa métamorphose, sa transformation or faire preuve d'hospitalité, c'est conserver l'altérité de l'être accueilli. « *N'être qu'un hôte est donc à la fois un don magnifique et une situation inconfortable, précaire, soumise aux lois du temps de l'accueil* » comme l'explique Alain MONTANDON dans *Lieux d'hospitalité*. Qu'en est-il de cette relation accueillant/accueilli à Séville ? Comment fonctionne la cohabitation ?

On a vu dans la partie précédente que les Sévillans ne se montraient pas catégoriquement hostiles à l'immigration des marocains. Ils estimaient que l'arrivée de communautés différentes contribuait à l'enrichissement de la vie culturelle de la ville et du pays (15%) et ils jugeaient que les immigrants devraient davantage participer à la société andalouse et sévillane. Ils se montrent donc relativement ouverts à la culture musulmane et plus particulièrement à la culture marocaine. Le plus bel exemple en témoignant dans la ville reste la Fondation des trois cultures.

Créée en 1998 à Séville, La Fondation des Trois cultures de la Méditerranée constitue l'expression de la volonté du Maroc et de l'Espagne de promouvoir les valeurs de l'entente et de la compréhension entre les différentes cultures et civilisations. Logée au sein du pavillon Hassan

*Vues sur la Fondation
des Trois Cultures
(visite du 20/12/10)*



Il (pavillon du Maroc lors de l'exposition universelle de Séville en 1992), la Fondation vise à renforcer et à ancrer les principes de paix, de tolérance, de dialogue et de respect mutuel.

La Fondation, qui est une initiative du gouvernement du Maroc et du gouvernement autonome d'Andalousie, est l'un des organismes les plus actifs de l'espace euro-méditerranéen. En organisant des expositions, des rencontres, des débats, des activités culturelles (cours de cuisine du monde, cinéma...), la Fondation œuvre pour une meilleure connaissance des autres cultures et une meilleure coopération Maroc-Espagne.

Dans cette optique, un cycle culturel sur le Maroc se déroula pendant plusieurs mois à Séville l'an passé. Intitulé «Maroc en trois cultures», ce cycle visait à exposer la réalité du Maroc dans tous les domaines à travers plusieurs initiatives et événements. Une programmation riche et diversifiée fut mise en place avec notamment des séminaires, des expositions, des défilés de mode et des concerts. Ce cycle d'activités culturelles et artistiques consacré au Maroc a été initié dans le but de rapprocher le public Espagnol des différents aspects de la vie sociale, culturelle et intellectuelle du Maroc. Un effort particulier fut accordé au statut des femmes, notamment par le biais du séminaire «Maroc: femmes et défis» qui a permis de faire connaître l'image réelle de la femme marocaine contrairement à celle véhiculée dans certains débats médiatiques liant la femme au voile ou à la burka.



*Exposition de photos « La Fascination
marocaine» au Musée des Arts et
Coutumes Populaires de Séville
(02/07/11)*



Consacrer de tels cycles au Maroc et à sa culture n'est pas rare. En mai dernier, un autre cycle, intitulé cette fois «Le Maroc en Andalousie», était initié par la Fondation. «La Fascination marocaine», une exposition de photos reflétant des paysages, des monuments ou des scènes de la vie quotidienne du Maroc faisait partie de la cohorte d'activités (activités sportives, expositions d'artisanat, concerts...) développées par la Fondation en collaboration avec le ministère chargé de la Communauté marocaine résidant à l'étranger. Ce cycle – toujours d'actualité à Séville – poursuit un double objectif, permettre aux ressortissants marocains vivant en Espagne de garder le contact avec leurs racines et offrir l'occasion au public espagnol de connaître un peu mieux le Maroc, sa civilisation et sa culture.

*Message du Roi Mohammed VI
à l'occasion du 10ème anniversaire de la Fondation
des Trois Cultures et des Trois Religions de la Méditerranée.*

*« Il y aura dix ans aujourd'hui, le 10 mars 1999 précisément, le Royaume du Maroc et l'Espagne se retrouvaient à Séville, au cœur de l'Andalousie, pour dire ensemble **Notre adhésion lucide et déterminée à une vision de nos destinées communes forgée par l'écoute, l'addition et la richesse de toutes nos diversités et de toutes nos altérités. Des altérités désormais revisitées ici par l'ambition d'une connaissance mieux partagée et d'une parité plus respectueuse de tous nos droits, de toutes nos obligations et de tous nos espoirs.***

C'est à partir de ce postulat faisant fi délibérément des filosités ambiantes et parfois des ambiguïtés les plus suspectes, qu'est née Notre Fondation, la Fondation des Trois Cultures et des Trois Religions de la Méditerranée.

*Pionnière, Notre Fondation l'a été à plus d'un titre, anticipant avec raison l'émergence du **faux débat autour du prétendu choc des civilisations** tout en esquissant, bien avant l'heure, la réponse qui s'impose face aux tenants du repli identitaire et de la fracture spirituelle.*

*Fort de sceau consensuel et engagé du Maroc, de l'Espagne et de l'Andalousie, la Fondation des Trois Cultures et des Trois Religions s'est ainsi rapidement affirmée comme l'un des acteurs-clés en Méditerranée en portant le **dialogue de nos civilisations au cœur du débat idéologique, de la scène politique ou du monde de l'économie et de la création artistique.***

Universelle par nature et par dessein, Notre Fondation a eu raison à cet égard de se déployer en Europe, au Moyen-Orient, dans les Amériques ou en Asie pour porter le plus loin possible ce témoignage du patrimoine maroco-espagnol et la profondeur de ce message maroco-andalou.

*Un témoignage qui prend aujourd'hui encore plus de relief au sein d'une Communauté des Nations trop souvent traversée par **les frissons de la peur de l'autre** et par **les vertiges d'une fracture religieuse** dont certains continuent de s'accommoder sans grand scrupule.*

Les acquis accumulés par la Fondation des Trois Cultures dans cette perspective font la fierté de beaucoup d'entre nous et c'est justice.

Pour Ma Part, je veux surtout en retenir plus de raisons de continuer car, chacun le sait, les archaïsmes autour de nous demeurent nombreux, aggravés par le poids de la régression philosophique et spirituelle face à laquelle il nous faut encore ensemble faire front.

*La crise économique et financière mondiale, chaque jour plus préoccupante, accentue par ailleurs toutes ces fragilités et fait renaître les risques d'exclusion, d'ostracisme, d'islamophobie et d'antisémitisme dont on perçoit trop souvent et un peu partout dans le Monde les **signes inquiétants, rétrogrades et avant-coureurs.***

*Le moment n'est donc pas venu pour Notre Fondation de baisser la garde. Le Monde a encore besoin de passeurs et de passerelles qui ont la légitimité et la crédibilité de Notre Fondation. Il en a besoin pour **espérer voir disparaître un jour les stigmates de cette période trop longue où l'alibi du choc culturel adossé à l'instrumentalisation de nos spiritualités respectives, nous a fait prendre le risque de reculer et de régresser collectivement.***

C'est autour de ce défi de la raison à reconquérir et à reconstruire que devra s'ordonner demain la démarche de la Fondation des Trois Cultures et des Trois Religions de la Méditerranée.

C'est à ce grand dessein qu'il additionne en les respectant les identités et les cultures de tous pour en faire une ou des civilisations communes que le Royaume du Maroc appelle et adhère, en faisant sienné la feuille de route que Notre Fondation aura à nous proposer dans cette perspective».

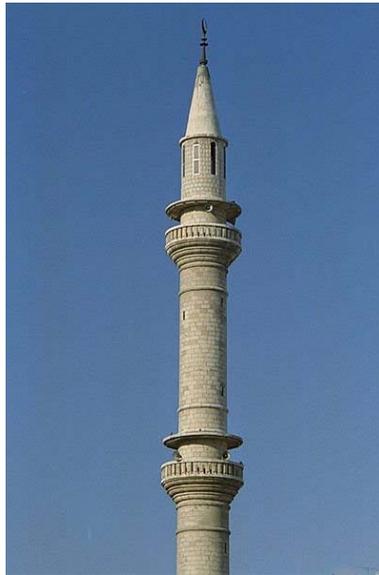
On ne peut donc que remarquer les efforts déployés par la Fondation des Trois Cultures pour développer une meilleure connaissance du Maroc, de sa culture et de ses habitants. Cependant, même s'il est intéressant de constater cet engagement et cette volonté, il est d'autant plus significatif de s'intéresser aux taux de fréquentation de ces activités pour savoir si elles suscitent un véritable intérêt pour les individus. Au sein de l'enquête que j'ai réalisée au cours de l'année auprès des Sévillans, une partie fut donc consacrée à la Fondation des Trois Cultures : 88% des interrogés avouaient ne pas la fréquenter. Sur les deux personnes la fréquentant, seule une le faisait régulièrement et aucune n'avait participé au cycle d'activités «Le Maroc en trois cultures ». Avec regret, on constate donc que malgré une ferme volonté de promouvoir la culture du Maroc en Espagne (et plus particulièrement à Séville), la portée de tels projets reste relativement intime dans la mesure où bon nombre de sévillans ignorent leurs existences ou n'y sont pas sensibles.

En effet, il serait excessif de dire que la cohabitation entre espagnols et immigrés marocains se passe uniquement dans le respect et la tolérance. Comme on le voyait plus haut en abordant les interactions entre les groupes sociaux autochtones et les immigrants, le conflit est une étape inévitable. Un thème important d'opposition entre les deux communautés reste la religion malgré les tentatives et les lois vues précédemment. L'Espagne reste un pays profondément catholique tandis que les Marocains sont – pour une écrasante majorité – musulmans. D'ailleurs, si l'on se penche sur les statistiques de l'enquête que j'ai réalisée auprès de 17 sévillans, la totalité percevait le Maroc en premier lieu comme un pays musulman (en second lieu venait pays monarchique et aucun n'optait pour les possibilités pays démocratique ou pays développé). L'exemple le plus évocateur de cet antagonisme religieux se manifeste dans la polémique engendrée par la construction de la nouvelle mosquée à Séville. Censée devenir la plus grande mosquée d'Europe, la future mosquée de Séville, initialement prévue pour 2010, fut l'objet d'un bras de fer sans précédent et son avenir est on ne peut plus compromis face à l'opposition des habitants.

A l'origine, le lieu de culte prévu par la 'Communauté islamique d'Espagne' devait s'implanter sur une surface de 6 000 mètres carrés dans le quartier de Los Bermejales, au sud de Séville. C'est dans ce quartier qu'en

Extraits du blog MEZQUITA NO GRACIAS
mezquitanogracias.blogspot.com

LA FUTURE SKYLINE DE SÉVILLE?



Le projet initial de la mosquée incluait un minaret de plus de 40mètres de haut

MOBILISEZ-VOUS !



Ni à Los Bermejales, Ni a la Cartuja
Non à la mosquée !

DANS LES RUES...



Les Sévillans ont exposé leur rejet à la construction de la grande mosquée dans les rues

2004, la mairie de la ville offrit une parcelle (au bout de l'allée de l'Europe) à la communauté islamique. Mais dès que les habitants apprirent que la municipalité avait autorisé le projet, le tollé fut général. A tel point que deux semaines à peine après l'élection du conseil municipal, Sanchez Monteseirín, le maire socialiste réélu décida d'annuler le permis de construire et de trouver un autre site pour la mosquée. Cette décision du maire fut grandement influencée par les réactions hostiles des habitants et notamment celle de Conchita Rivas, habitante du quartier et représentante de l'Association du voisinage de Los Bermejales qui avait réussi à réunir 3 500 signatures contre le projet. Principale revendication à l'époque, la taille de la mosquée : « *Nous n'avons rien contre une mosquée à Séville, ni contre l'Islam en général. Néanmoins, pas question de tolérer une mosquée de cette taille dans le quartier* ». Cependant, pour Malik Ruiz Callejas, président de la Communauté islamique d'Espagne, l'opposition à la construction de la mosquée était bien plus profonde qu'une simple question de dimension. Pour lui, « *l'association de voisinage de Los Bermejales se positionnait en réalité contre l'islam, contre les musulmans* ». Effectivement, sur les 6 000m² prévus, les jardins, à eux seuls, devaient couvrir une surface de 4 000m² et sur le reste du terrain, la communauté voulait créer un centre culturel et une bibliothèque.

Mais cet argumentaire ne suffit pas à convaincre les récalcitrants et les conservateurs redoutant le « danger terroriste ». C'est après avoir découvert que la mairie avait accordé le permis de construire à un groupe dont les sources de financement provenaient de l'Emirat Sharjah (l'un des sept Emirats arabes unis) que les cercles conservateurs et le Parti andalouste avouèrent redouter que les extrémistes islamiques ne saisissent l'occasion pour s'implanter en Andalousie. Une fois encore, Ruiz Callejas rejeta fermement de telles accusations qu'il jugea calomnieuses: « *Nos comptes sont transparents. L'Etat espagnol connaît tous les transferts d'argent, de leur origine à leurs bénéficiaires* ». Effectivement, le gouvernement espagnol était favorable à cette construction et jouait la carte de l'apaisement avec la communauté musulmane. Le but de la main tendue du gouvernement aux musulmans d'Espagne à l'époque était de favoriser le courant modéré au sein de cette communauté. Dans ce contexte, le projet de construction de la mosquée de Séville se révélait une nécessité gouvernementale afin de limiter la prolifération des mosquées clandestines qui échappent,

totallement, au contrôle du ministère de l'Intérieur et de sa direction des affaires religieuses. Mais ces tentatives d'apaisement et d'explications n'ont pas suffi pour convaincre la société sévillane qui n'hésita à descendre dans les rues de la ville pour manifester son mécontentement. Un site internet fut même créé à l'époque *mezquitano.gracias.blogspot.com* (mosquée non merci) qui se voulait «une plateforme citoyenne d'opposition à la construction de la plus grande mosquée d'Europe à Séville financée par des intérêts liés à l'islamisme le plus radical et le plus intolérant». La question étant de savoir qui se montrait – par de tels actes – le plus intolérant... Les opposants allèrent jusqu'en justice en prétendant que le sol sur lequel était supposé s'implanter la mosquée ne possédait pas la qualification urbanistique adéquate. En effet, la parcelle en question était classée SIPS public (service d'intérêt public et social) et les habitants revendiquaient donc le terrain pour des équipements publics (jardin d'enfants, hôpital...). Le Tribunal Supérieur de Justice d'Andalousie (TSJA) donna raison aux habitants en justifiant que, compte tenu de son statut urbanistique, la parcelle attribuée par la mairie devait accueillir une infrastructure publique, stipulation à laquelle la mosquée (édifice religieux) ne répondait pas selon la justice.

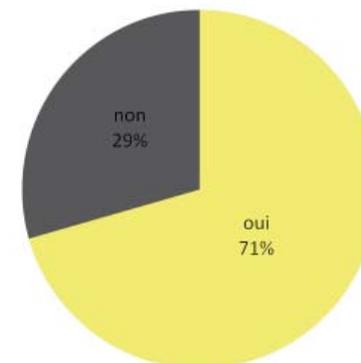
Cependant, le camp des opposants, même en intentant un procès à la mairie, ne réussit pas à étouffer la volonté de construire une nouvelle mosquée. Le conseil municipal choisit alors une zone éloignée des noyaux habités : l'île de la Cartuja. Située entre les deux bras du Guadalquivir et urbanisée à l'occasion de l'exposition universelle de 1992, cette zone est peu à peu devenue un parc technologique constitué de grandes entreprises, de facultés, d'organes de presse, de centres de recherche ainsi que de bureaux administratifs. Mais là encore, il semble qu'il y eut problème. Cette fois, ce furent les entrepreneurs et les gérants de l'île qui ne semblaient pas apprécier l'idée. Le président de *Cartuja93* s'y opposa même publiquement « *Le parc n'a besoin ni d'une mosquée, ni d'une cathédrale mais d'un parking* ». Par ailleurs, il convient de préciser que cette fois encore, le terrain en question est un SIPS public et si les experts en droit estiment que le verdict précédent empêche de construire la mosquée sur n'importe quel SIPS public de la ville, cela signifierait donc que le second projet sur l'île de la Cartuja ne verra pas non plus le jour. Soulignons par ailleurs que malgré le jugement sur le projet précédent à Los Bermejales, la Mairie n'a pas hésité

à reporter son choix sur un autre SIPS public. On peut alors se demander qui est à l'origine d'une telle erreur ? Le conseiller d'urbanisme de la ville, Alfonso Rodríguez Gómez de Celis, se défend en disant que la mairie avait proposé plusieurs emplacements possibles à la Communauté Islamique (le promoteur du projet) et que les musulmans choisirent eux même la Cartuja.

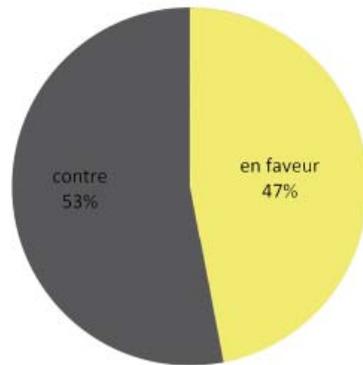
Tous ces événements portent à croire que la Mosquée de Séville va rester une fois encore sans terre d'accueil. Ce rapide retour sur le déroulement de la polémique depuis 2004, nous montre l'ampleur que cela a pris. Après deux tentatives (premier projet à Los Bermejales, deuxième projet sur l'île de la Cartuja), le bras de fer continue entre la mairie et la communauté islamique d'une part et les opposants et conservateurs de l'autre.

Mais les Sévillans sont-ils vraiment conscients de cette polémique et de ce qui se trame ? Une partie de mon enquête fut consacrée à la controverse qu'engendre le projet de cette mosquée à Séville.

- Etes-vous au courant de la polémique à propos de la construction de la nouvelle mosquée à Séville? :



- Etes-vous en faveur de la construction de cette mosquée? :



- Si oui, pouvez-vous préciser pourquoi? :

- « Parce qu'ils ont besoin d'un lieu de culte dans la mesure où ils sont déjà un groupe nombreux ».
- « Pourquoi serais-je contre ? ».
- « Parce que nous sommes dans un pays libre et chacun doit pouvoir exercer la religion en laquelle il croit ».
- « Parce qu'il s'agit d'un centre simple de réunion sociale et religieuse ».
- « Je suis athée et je n'utilise aucun lieu de culte, mais je sais qu'il y a des gens qui en ont besoin. Et de la même façon qu'il y a des églises, je crois qu'il faut construire d'autres édifices pour les différentes religions qui en font la demande dans la ville ».
- « Je suis pour, mais j'aimerais qu'au Maroc - tout comme dans les autres pays musulmans - on tolère aussi les églises chrétiennes ».
- « Parce que si il y a des espagnols musulmans, ils ont le plein droit d'avoir un lieu digne où exercer leur culte ».
- « Parce que ce pays n'est pas catholique ».

- Si non, pouvez-vous préciser pourquoi? :

- « Parce qu'ils ne nous laissent pas construire d'églises ».
- « J'ai des doutes sur la provenance des financements ».
- « Là-bas il y a des églises pour les immigrants espagnols ? Si tu es dans un autre pays, tu dois t'acclimater à ses coutumes ».
- « Quand un pays musulman autorisera la construction d'une basilique ou d'une synagogue dans son pays, je ne m'y opposerai plus. Je trouve que les imams ont un pouvoir excessif sur la manière d'agir des musulmans ».

- « Parce qu'à nous, les chrétiens, ils ne nous permettent pas de construire de lieux de cultes catholiques dans les pays musulmans ».
- « On ne doit donner aucun appui politique aux religions, quelle qu'elle soit ».

- Quel lieu vous paraît le plus approprié pour l'implantation de cette mosquée? :



- Centre ville, où? :

- « Dans l'un des quartiers où il y a le plus de musulmans ».
- « N'importe où ».
- « Dans le centre ou hors du centre, cela m'est égal, mais sur un terrain vierge où ce soit faisable et surtout dans un lieu qui soit proche des collectifs musulmans ».
- « Là, tout de suite, je ne sais pas, mais je pense que ce serait plus cohérent dans le centre pour que tout le monde puisse y aller avec facilité ».
- « Qu'on la construise quand dans leur pays d'origine, ils autoriseront la construction d'un lieu de culte d'une autre religion que la leur. Je proposais le centre parce qu'il s'agit d'un lieu de rencontre, il ne faut pas un lieu isolé avec des communications restreintes ».

- Hors de la ville, où? :

- « Peut-être pas dans le centre, mais proche. C'est que dans le centre, il ne reste plus rien de libre ».
- « Sur un site à revitaliser, mais pas dans un rayon trop éloigné ».
- « N'importe où ».
- « Aucun ».
- « Pas hors de la ville mais plutôt dans un autre quartier ».

« En tant qu'étudiante et vivant désormais ici, j'ai découvert une Espagne différente. Venir ici en vacances ce n'est pas la même chose que vivre ici et avoir des relations avec les espagnols, même si en vérité j'avais déjà fréquenté des espagnols puisque j'ai étudié au sein du système espagnol au Maroc et que mes professeurs et beaucoup de mes camarades étaient donc espagnols. Mais quand je suis venue vivre ici, ce que j'ai remarqué, c'est qu'il y avait une importante différence de classes sociales. Ici, la différence ne se situe pas seulement au niveau du pouvoir acquis, mais aussi au niveau des coutumes, de la façon de s'habiller, des occupations de fin de semaine, de la manière de parler. La friction entre les deux «classes» est notable. A l'école d'architecture, ils se rassemblent et se mêlent très peu. Parfois tu peux même constater un peu de distance vis-à-vis des étrangers, et pas seulement envers les marocains, mais aussi à l'encontre des espagnols qui viennent de la campagne».

Témoignage de Oumkeltoum Ouazzani, étudiante à l'ETSAS, originaire de Tanger

« Pour être honnête, jamais (ou presque jamais) je ne me suis sentie discriminée ou dépréciée en raison de mon pays d'origine. Je pense que les gens sont sûrement plus réceptifs envers les étudiants. Je ne sais pas si les travailleurs marocains ont la même chance ou si ils souffrent d'intolérance de la part de ceux qui pensent que leur pays est «envahi» par les étrangers».

Témoignage de Yousra El Kadaoui Tahiri, étudiante à l'ETSAS, originaire de Tétouan et vivant depuis plusieurs années à Séville (2011)

« Je crois que la majorité des Marocains s'intègrent mal. Ils se rassemblent seulement entre eux. Mais je pense qu'au départ, c'est en raison d'un problème de langue. Mais je suis consciente aussi qu'on a une mentalité différente. On a des intérêts distincts. On a été élevé dans des lieux distincts, ce qui fait qu'on a des perceptions différentes sur les choses et des manières différentes de les aborder. C'est sûr qu'il y a des choses sur lesquelles on ne pourra jamais s'entendre. Par exemple le fait de se rejoindre pour boire dans les rues. Pourquoi ils ne le font pas chez eux ? Ils aiment le faire dans les rues. Et je me suis rendue compte qu'au Maroc, quand on est jeune, on aime aller au restaurant ou être chez soi et parler d'actualités ou d'autres choses. Ici on dirait que les relations entre les gens dépendent uniquement de l'alcool ».

Témoignage de Oumkeltoum Ouazzani, étudiante à l'ETSAS, originaire de Tanger

Ainsi on constate que la majorité des enquêtés sont au courant de la polémique au sujet de la mosquée (emplacement, financement...) et les avis restent relativement partagés au sujet de sa construction (47% y étant favorables et 53% opposés). On peut seulement remarquer, au terme de l'enquête, que les individus qui sont contre l'édification de la mosquée s'y opposent plus farouchement que les défenseurs qui restent relativement modérés dans leurs propos. La majorité des enquêtés tend à penser que le site le plus approprié serait un terrain proche des collectifs musulmans.

Aujourd'hui la population sévillane d'origine islamique compte environ 8 000 personnes, principalement concentrées dans le quartier de la Macarena. Après avoir vécu sous la domination arabe de 712 à 1248, la construction d'une nouvelle mosquée pourrait être l'occasion, pour Séville, de se réapproprier son histoire, mais tout le monde ne semble pas encore être prêt.

Ces quelques exemples propres à la ville Séville témoignent bien de la complexité des interactions entre les groupes sociaux autochtones (accueillants) et les immigrants (accueillis) en contact sur le territoire. La nature de leurs relations est double et ambiguë. Cette ambiguïté se retrouve d'ailleurs dans la signification même du terme d'hôte puisqu'il désigne à la fois en français, comme nous le disions, celui qui reçoit tout autant que celui qui est reçu. Par ailleurs, précisons qu'à l'origine des mots hôte, hospitalité et même encore hostile ou otage, on retrouve le même verbe latin *hostire*, qui recouvre trois significations : mettre à niveau ; user de représailles, rendre la pareille; frapper. Cela peut donc nous éclairer sur la nature de la relation accueillant/accueilli, autochtone/immigré. L'hospitalité semble être un geste de mise à égalité mais aussi une attitude qui comporte une certaine brutalité : les concepts d'étranger, d'étrangeté et d'hostilité étant inséparables du concept d'hospitalité. Ce recours à la signification et l'étymologie révèle bien la dualité qui émane de la cohabitation. Se limiter à évoquer les actions d'ouverture, d'aide et de respect à l'encontre des immigrants serait inexact car les actes de rejet et de ségrégation sont encore présents et perceptibles. Mais à l'opposé, se contenter de dire que les autochtones refusent la présence des immigrants et les discriminent serait tout aussi incorrect. On ne peut que tenter de conclure en mettant en avant les complexités de telles relations qui sont duales et antagoniques.

CONCLUSION : D'IMMIGRÉ À CITOYEN RECONNU, UN PROJET ET UNE IMAGE À CONSTRUIRE

Tenter d'analyser et de comprendre la teneur des relations entre immigré marocain et autochtone à l'échelle de la ville n'est pas chose simple comme nous l'avons vu tout au long de cette étude. Le travail anthropologique et de recherche mené au cours de l'année a permis de dresser un profil de l'immigré marocain relativement complet. Mais évoquer le statut d'un individu ce n'est pas se contenter de décrire ses caractéristiques, c'est aussi traiter de sa position par rapport à la société, traiter de comment est perçue sa place par les autres (en l'occurrence ici, ceux qui l'accueillent). En effet la perception et l'image tiennent un rôle majeur dans ce travail...

On ne peut que remarquer au terme de notre étude que les relations hispano-marocaines sont complexes. Or ces rapports compliqués à l'échelle internationale (lourd héritage et permanence de nombreuses différences) influencent forcément les attitudes des sociétés civiles à l'échelle de la ville et l'imaginaire collectif des deux communautés mises en jeu. Effectivement, on a pu voir que les relations entre Espagne et Maroc restent marquées par des stéréotypes du passé qui revivent dans les clichés du présent (« le fantasme arabe », l'immigration clandestine, le chauvinisme espagnol...), ceci venant entraver toute opportunité d'échange et toute possibilité de communication.

C'est en constatant la persistance de préjugés et le manque de connaissance et de compréhension de l'autre qu'on prend conscience de l'importance de l'image réciproque. Celle-ci est indispensable pour améliorer les relations entre les deux pays voisins et a fortiori les rapports entre les deux communautés à l'échelle de la ville. Car avant de prétendre parler de dialogue et de respect, il existe une première nécessité qui n'est autre que celle de se connaître mutuellement.

La dernière partie de notre étude nous a montré que les rapports immigrés marocains/sévillans autochtones étaient antagonistes. D'un côté il y a des tentatives évidentes d'ouverture et de respect (rôle de la Fondation des Trois cultures, accueil de l'autre...) mais parallèlement

des signes manifestes de rejet sont aussi observables (ferme opposition à l'édification d'une nouvelle mosquée...). Qui mieux que les individus eux-mêmes pour nous révéler la teneur de ces relations et la justification d'une telle attitude. Que ce soit du côté des Sévillans ou de celui des Marocains, la même interprétation semble ressortir : il s'agit de deux cultures différentes (religion, pratiques, normes, valeurs) mises en cohabitation sur un même territoire. Cependant, on a pu voir, dans la partie II, que par leur proximité géographique et par leur histoire, andalous et marocains ne semblaient pas, au final, si différents.

Etudier l'état des représentations que se font les acteurs et explorer les attentes des uns par rapport aux autres semblent une étape inévitable et indispensable pour évaluer la situation présente et prétendre ensuite pouvoir asseoir les relations hispano-marocaines sur de nouvelles bases et de nouvelles dynamiques d'échange, de communication et de respect.

Effectivement conclure sur un tel sujet semble chose impossible. Les relations sont des choses qui s'inscrivent dans le temps et évoluent. Le statut actuel des marocains immigrés à Séville n'est pas figé, fort heureusement (on a d'ailleurs pu observer une évolution de ce dernier au cours du temps). C'est en travaillant sur la représentation et la connaissance de l'autre (ce à quoi s'attèle notamment la Fondation des Trois Cultures) que les relations pourront durablement devenir meilleures. Le parcours pour améliorer l'image réciproque sera sans doute long et lent (en raison du poids du passé commun et de la persistance de nombreux désaccords et différences) mais il est loin d'être impossible, de nombreux exemples (à l'échelle nationale comme à celle de la ville) révélant l'ampleur des possibilités.

ARTICLES :

- Barbara Loyer « La nation et les peuples qui la composent : une vision géopolitique de l'Espagne », *Hérodote* 2/2005 (no 117), p. 85-103.

Articles traitant de la position de l'Espagne face à l'immigration marocaine :

- Évelyne Ritaine « Dos à la mer ? Les pays européens du sud face à l'immigration », *Critique internationale* 1/2003 (no 18), p. 143-158.
- Ilvo Diamanti, « Un nouveau mur. L'opinion publique et les immigrés de l'autre rive », in *Les faces cachées du partenariat euro-méditerranéen*, *Critique internationale* n°18, p159-168

Article revenant sur le passé de l'Andalousie, le temps d'al-andalus :

- Pierre Desrosiers, « L'héritage d'al-Andalus : l'Espagne des Maures », *Continuité*, n°81, 1999, p. 44-47.

OUVRAGES :

- Pedro CANO ÁVILA, Juan Manuel URUBURU COLSA, *La realidad social y jurídica de los inmigrantes árabes en Andalucía*. Sevilla, 2009
- *Atlas de la inmigración marroquí en España*, Atlas de 2004, Taller de Estudios Internacionales Mediterráneos sous la direction de Bernabé LOPEZ GARCIA et Mohamed BERRIANE
lecture des articles :
- Emma Martin y Ángeles Castaño: *Marroquíes en Andalucía*
- Juan José Téllez: *Marroquíes andaluces: el encuentro de civilizaciones*
- Javier de Lucas: *De inmigrantes a ciudadanos. ¿Un proyecto imposible?*
- *Marocains de l'extérieur*, fondation Hassan II pour les marocains résidant à l'étranger, juillet 2003
- AFFAYA Nourredine, GUERRADOUI Driss, *L'image de l'Espagne au Maroc publications de l'ARCI*, Rabat, avril 2005

SÉMINAIRE ET THÈSE :

- *Marroquíes en Andalucía : Dinámicas migratorias y condiciones de vida*, sous la direction de MOHATAR MARZOK Mokhtar, 2010
- TARRES CHAMORRO, Sol. *Inmigrantes extranjeros asentados en Andalucía: estrategias adaptativas de la comunidad magrebi de Sevilla*. 2004

OUVRAGES ET ARTICLES ÉTUDIÉS L'AN PASSÉ SUR LE THÈME DE L'HOSPITALITÉ :

- GOTMAN Anne, « L'hospitalité », *Communications*, n°65, 1997
- GOTMAN Anne, *Le sens de l'hospitalité*, Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre, PUF, Paris, 2001
- MONTANDON Alain, *Lieux d'hospitalité – Hospices, Hôpital, Hostellerie*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2001
- JABES Edmond, *Le livre de l'Hospitalité*, Gallimard, Paris, 1991

SITES INTERNET :

- Site officiel du Pavillon des trois cultures : www.tresculturas.org
- Articles lisibles en ligne relatifs à la polémique sur la construction de la nouvelle mosquée à Seville : lematin.ma, cafebabel.fr, yabiladi.com, bladi.net, aujoudhui.ma, webislam.com, diariodesevilla.es, identidadandaluza.wordpress.com
- Site du conseil d'Andalousie : www.juntadeandalucia.es, à partir duquel on peut télécharger les résultats des enquêtes de l'OPAM (observatoire permanent andalou des migrations)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR